

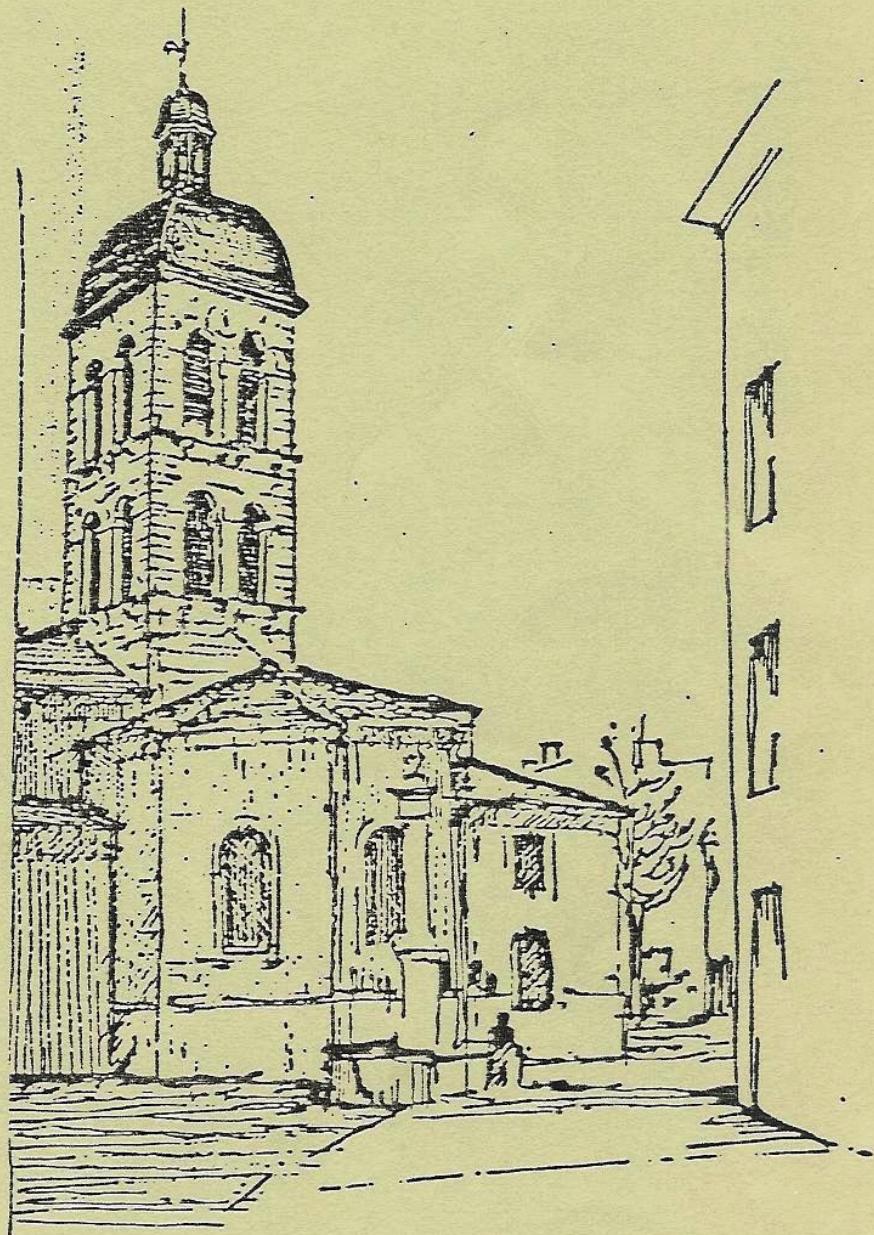
Chroniques Monistroliennes

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE MONISTROL-SUR-LOIRE

DEUXIÈME ANNÉE

n°8

4ème TRIMESTRE 1985





SOMMAIRE

DEUXIEME ANNEE

n°8

4^e TRIMESTRE 1985



Pages ...

- | | | |
|----|--|----------------------------------|
| 2 | EDITORIAL - MOT DU PRESIDENT | P.BONCHE |
| 3 | LES VITRAUX DE L'EGLISE :
Une oeuvre de J.-B.BARRELON, une entreprise de l'abbé FRAISSE | |
| 30 | LA LEGENDE DE MARGUERITE DE LA SEAUVE,
par Hippolyte DE CHABRON | Ph.MORET |
| 33 | Un Monistrolien oublié ... Jean CHASSANION | M.ROMEYER |
| 38 | LES BISTROTS DE MONISTROL ... 3 ^e me épisode | P.BONCHE et
C.LAURANSON-Rosaz |
| 40 | EN BREF ... | |

CHRONIQUES MONISTROLIENNES, Bulletin de la Société d'Histoire de Monistrol-sur-Loire. Parution trimestrielle. Directeurs de la Publication : Philippe MORET et Christian LAURANSON-Rosaz. Prix au numéro : 15 francs. Abonnement-adhésion à la Société d'Histoire : 50 francs (résidents Monistroliens), 60 francs (non résidents, frais d'envoi inclus).(*)

SOCIETE D'HISTOIRE DE MONISTROL SUR LOIRE, pour la Mise en Valeur du Patrimoine Historique et Culturel de la Cité. Siège social : Chez le Secrétaire, La Rivoire-Basse, 43120 MONISTROL SUR LOIRE (71. 66.00.36.)- Trésorerie : Le Flachat 43120 M. (71. 66.50.08. Compte bancaire : CREDIT AGRICOLE MUTUEL S.E. n°17144784000.

(*) NOUVEAUX TARIFS 1986 : 18 frs. le numéro. ABONNEMENT 1986 : 60 FRANCS - NON RESIDENTS : 75 frs.

EDITORIAL

le mot du président

A CEUX DU MONTEIL ...

C'est à la demande de plusieurs amis que nous avons pensé projeter le film "Ceux du Monteil", à l'occasion de notre Assemblée Générale du 13 décembre 1985. Nous sommes sûrs que cette initiative aura votre agrément. Ce film dépeint bien l'ambiance, telle qu'elle existait il y a 50 ans, dans un quartier de Monistrol. En particulier dans celui au Monteil qui a su garder la tradition de service et d'amitié qui régnait autrefois entre voisins ...

Rappeler ces souvenirs est bien dans la ligne de notre SOCIETE D'HISTOIRE et le premier objectif que nous nous sommes fixés en la créant. Avec quel plaisir nous retrouvons dans cette projection l'état d'esprit de cette époque, à tous les stades : dans le travail, combien pénible, du serrurier à la maison, puis la livraison des serrures montées à la fin de la semaine, et la détente enfin dans le bal de famille. Et aussi, prises sur le vif, des scènes simples de la vie familiale, comme la distribution de la soupe ou la louée d'un enfant pour la période des vacances.

Le réalisateur a su montrer pour la postérité des scènes que nous ne revoyons plus : l'ambiance à l'usine, avec les plaisanteries de l'époque, puis, dans la rue, la reconstitution de la Retraite aux flambeaux, avec les sociétés concurrentes. Toutes ces choses qui méritent d'être fixées dans les souvenirs et resteront mieux dans l'esprit par les images que par une simple narration.

Si le film "Ceux du Monteil" a été primé au Festival du film amateur, il le doit certainement à cette reconstitution simple et vraie de toute une époque passée.

Remercions Monsieur CORTIAL d'avoir réalisé ce document avec des artistes amateurs de chez nous qui ont bien su "typer" nos anciens, avec leurs qualités et leurs travers. C'est une pièce d'archives qui va bien dans le sens que nous poursuivons. Nous nous devions de vous la montrer pour qu'elle reste dans les mémoires.

Profitons aussi de ce passage dans le "coin" pour donner un grand coup de chapeau à l'Association des Amis du Monteil qui s'efforce d'entretenir ces liens d'amitié et de bonne entente entre tous les habitants de ce quartier combien sympathique. Elle consacre aussi le bénéfice de ses manifestations à améliorer le confort et à conserver un bon moral aux pensionnaires de la maison de retraite du château. C'est du BON TRAVAIL pour Monistrol !!!

Paul BONCHE

N.D.L.R. : Et rendez-vous en page 38 de ce numéro pour la visite des "bistrots" du Monteil ! ...

LES VITRAUX DE L'EGLISE :

UNE ŒUVRE DE J-B BARRELON

UNE ENTREPRISE DE L'ABBÉ FRAISSE

1864 - 1873

Les vitraux de l'église de Monistrol composent un ensemble remarquable par son homogénéité et sa qualité. Ils sortent tous du même atelier et ont été conçus selon un plan cohérent. Les couleurs, l'ornementation, le style des personnages donnent une réelle unité aux sujets divers qui le composent. On est frappé, en entrant dans l'église, par la forte présence de ces vitraux, et particulièrement de deux de la nef qui habillent les deux murs linéaires, sans chapelles, de six grands tableaux lumineux, aux tonalités intenses et aux lignes paisibles.

Ces quatorze vitraux ont été exécutés entre 1864 et 1873 par Jean-Baptiste Barrelon, peintre-verrier, installé à Grigny. Quatre seulement sont signés (1), mais tous lui appartiennent : mêmes détails décoratifs, mêmes techniques du coloris et du dessin. Au simple témoignage des yeux, on ne s'interroge que sur les vitraux les moins élaborés (les grisailles à médaillons des deux chapelles, les deux grisailles du fond de la nef), et sur le vitrail de la tribune, scène d'histoire contemporaine dont le style est particulier. Mais les documents de l'atelier Barrelon permettent de les lui attribuer tous.

(1) La Halte en Egypte, le Baptême, l'Annonciation, Marguerite de la Seauve ; les deux derniers comportent l'indication "Grigny". Un seul, l'Annonciation, est daté : 1869.

LES DOCUMENTS DE L'ATELIER

Une heureuse coïncidence a voulu en effet qu'au moment où j'esquissais cette étude, les Archives départementales du Rhône acquéraient les papiers de la maison Barrelon, que ses successeurs s'étaient transmis jusqu'à nos jours. Grâce à l'extrême obligeance du Conservateur en chef, M. Méras, et de M. du Pouget, conservateur, j'ai pu y avoir accès.

Elles se composent d'abord d'esquisses, de plaques photographiques, et de nombreux rouleaux de cartons dessinés au fusain, modèles de vitraux en grandeur d'exécution. Toute cette partie du fonds est parvenue aux Archives dans le plus grand désordre et n'est pas encore consultable. J'ai seulement pu apercevoir, sur un fragment de carton, le bas de la robe de Marguerite de Seauve, identifiée au verso, et les doubles armoiries qui figurent sur ce même vitrail.

Ce qui reste, en revanche, des livres de comptes et des registres de correspondance au départ (la correspondance reçue n'a pas été conservée, semble-t-il) est accessible et va nous apporter une foule de renseignements. Ces documents ont déjà été exploités par Mme Hardouin-Fugier pour son très beau catalogue de l'exposition *les Peintres de l'âme, art lyonnais du XIXème siècle* (1). Elle y consacre une brève notice à Jean-Baptiste Barrelon et donne la liste indicative des quelque 200 édifices vitrés par Barrelon entre 1852, date de son installation à Grigny (il est alors âgé de 34 ans) jusqu'à sa mort en 1885. "L'immense majorité des commandes se situe dans de petites villes ou des villages des environs de Lyon, du Rhône et surtout de la Loire." Mais Barrelon travaille aussi pour de lointains chantiers : le monastère de Corbara en Corse, Turin, Newry en Irlande ou Temuka en Nouvelle Zélande... Quant à la Haute-Loire, il y a travaillé dans douze églises (2), ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'il les ait vitrées entièrement. Ainsi l'église d'Yssingeaux possègue quelques œuvres de lui, dont une, superbe, représentant Saint-François-Régis, mais ils y voisinent avec des vitraux d'une autre facture, notamment des Mauvernay dont les tonalités plus claires s'harmonisent mal avec les leurs. D'où l'importance d'un ensemble complet et intact comme celui de Monistrol.

Au nom de Barrelon, nous devons associer celui de l'abbé Fraisse. C'est à son esprit d'entreprise, à la qualité de son goût et à son habileté à réunir les fonds nécessaires que nous devons cette réalisation. Il choisit Barrelon, il négocia avec lui les sujets et les devis et surtout il lui garda sa confiance tout au long des dix années que dura l'entreprise.

(1) Exposition du Musée des Beaux-Arts de Lyon, juillet 1981. Je saisiss cette occasion pour remercier Mme Françoise Bercé, conservateur des archives du patrimoine au ministère de la Culture, qui a guidé ma recherche bibliographique, et Melle Martine Villelongue, auteur d'une thèse sur un peintre-verrier lyonnais, Lucien Bégule (qui a vitré l'église de Bas-en-Basset), laquelle m'a informé de l'acquisition récente du fonds Barrelon par les archives du Rhône.

(2) Céaux-d'Allègre, Dunières, Monistrol, Montfaucon, Prades, Raucoules, Riotord, Saint-Ferréol (l'église et la chapelle des Sœurs de St-Joseph), Saint-Maurice, Saint-Victor-Malescours, Yssingeaux. Il serait intéressant de faire l'inventaire précis de ce qui subsiste de ces vitraux.

C'est en 1864 que l'abbé Fraisse prend l'affaire en mains. Il n'est encore que le premier vicaire de la paroisse : sans doute le vieux curé Bonnet lui a-t-il donné carte blanche.

Comment se présentaient alors les fenêtres de l'église ? Il est très vraisemblable qu'elles n'étaient fermées que par des vitres tout à fait ordinaires. Elles avaient été placées en 1810, quand s'acheva la reconstruction des murs extérieurs. On y pourvut alors avec économie, tant il y avait de travaux à payer pour "relever les ruines de l'ancienne église" (1). Si l'abbé Fraisse a commandé les grisailles très simples qui garnissent les deux baies les plus proches de l'entrée, c'est évidemment qu'elles étaient un progrès sur les vitrages qu'elles remplaçaient. Ceux-ci ne méritaient donc pas même le nom de vitraux.

A TOUT SEIGNEUR...

Les documents comptables de l'atelier Barreton mentionnent Monistrol pour la première fois en août 1864. C'est pour l'envoi, à "M. Fraisse premier vicaire", de la facture de "trois verrières personnages, convenues 1300 Francs". La mention est accompagnée d'un croquis qui nous donne les dimensions de chacune : 3 m. sur 1 m.58. Le registre des dépenses porte au 1er septembre un défraiement de 24 francs pour Julien Bérard, fidèle ouvrier de l'atelier, pour "voyage et pose à Monistrol".

Quels étaient ces trois vitraux à personnages ? Très certainement ceux qui garnissent les trois baies de l'abside. A l'époque, le maître-autel de marbre se trouvait au fond de l'église (il y restera jusqu'en 1874) : l'abbé Fraisse avait tout naturellement souhaité commencer par le sertir de couleurs et de symboles. Cette décoration du chœur pouvait être détachée de l'ensemble. Pour le moment, elle se suffisait à elle-même. C'était un coup d'essai, qui n'avait pas coûté trop cher, et permettrait de convaincre qu'il fallait continuer...

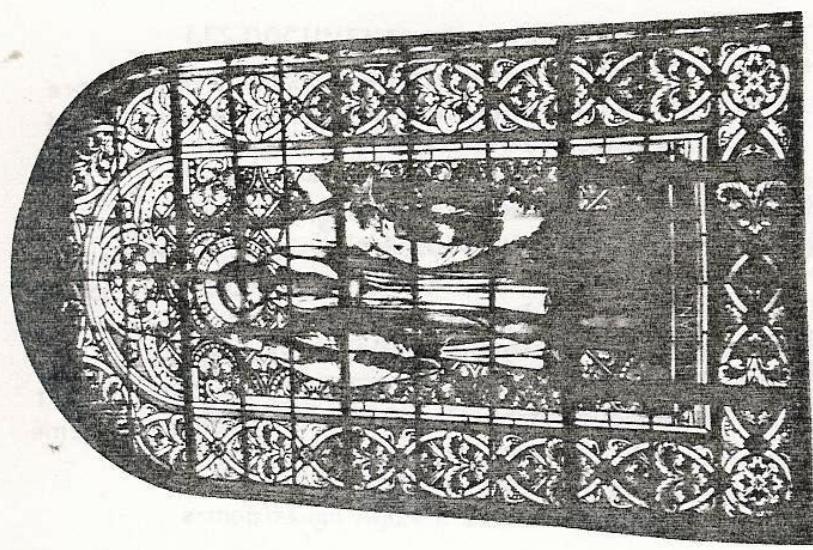
L'abbé Fraisse avait visé un effet de simplicité. Ces trois vitraux représentent des personnages en pied. Surplombant alors l'autel, ils évitent le sujet anecdotique qui pourrait détourner l'attention des fidèles. Trois vitraux, trois figures tutélaires, - sobrement représentées.

Saint Marcellin, au centre, comme il convient au saint patron de l'église qui conserve ses reliques : à tout seigneur, tout honneur. Il nous apparaît sans attributs personnels : la tradition ne lui en connaît pas. Il est simplement, avec la mitre et la crosse, l'Évêque - l'évêque du Puy.

A droite, saint François-Régis, dans son austère costume de père jésuite. Sa présence ici est toute naturelle. Il est l'apôtre de nos campagnes et de nos montagnes. Côte à côté, Marcellin et Régis, les deux évangélisateurs du Velay oriental.

(1) Délibération municipale du 16 juillet 1809 (archives municipales).

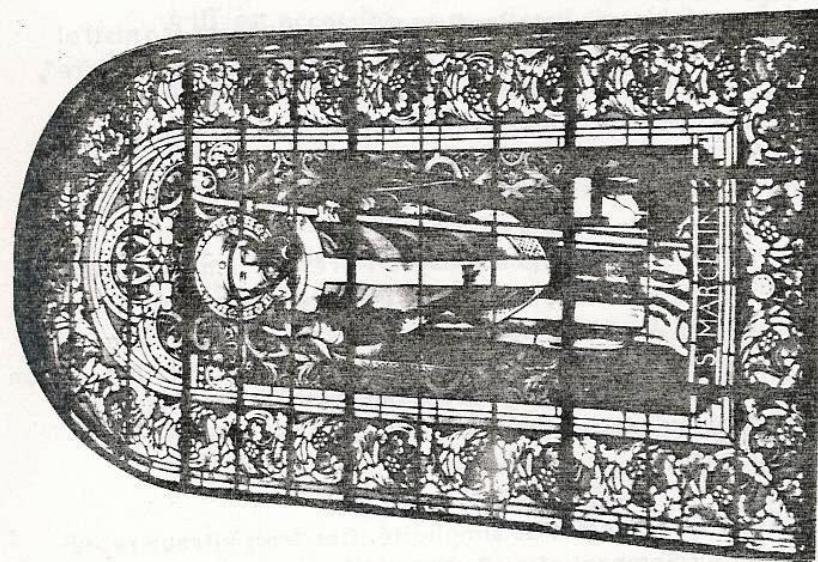
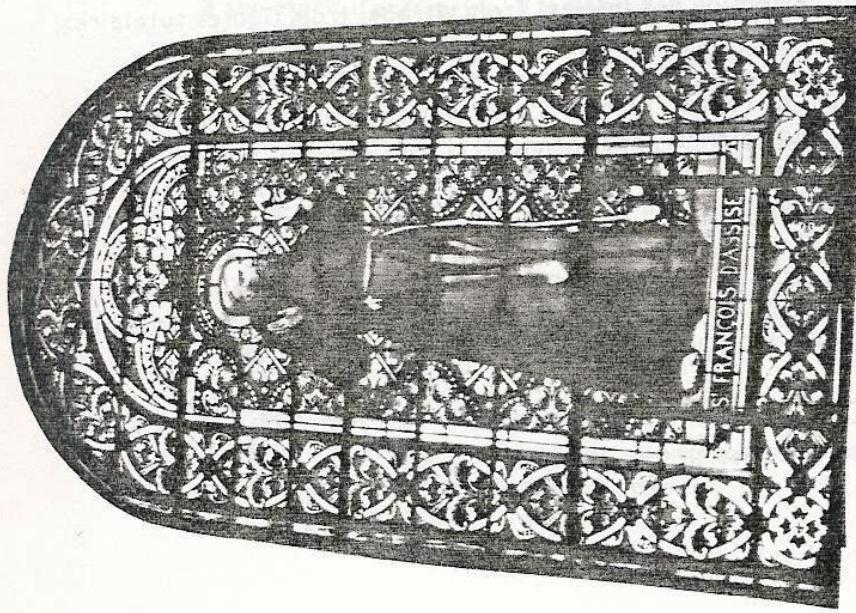
Saint (J.)-François Régis



Saint Marcellin

LES VITRAUX DE L'ABSIDÉ :

Saint François d'Assise



A gauche, *Saint François d'Assise*, bien reconnaissable à sa robe de bure brune et à ses stigmates. Pourquoi lui ici ? J'avance une hypothèse : les Capucins furent aussi, à partir de leur couvent de Monistrol et dans toute la région, à la même époque que François-Régis, des prêcheurs, des missionnaires, des évangélisateurs. L'abbé Fraisse est tout imprégné de leur histoire : il l'a étudiée et retracée dans une notice (1). Or celle-ci insiste sur la filiation spirituelle entre ces Capucins missionnaires, et les prêtres qui se sont installés dans leurs murs de Monistrol après la Révolution : les missionnaires de la mouvance jésuite (qui furent les modèles du jeune abbé Fraisse) et les professeurs du petit séminaire (dont il fut) (2). Mais comment représenter les Capucins, communauté d'anonymes, mieux que par leur fondateur, saint François ? Ils ne sont en effet qu'une branche de la famille franciscaine. A cette raison d'ordre local, s'ajoutent peut-être des motivations plus personnelles encore. L'abbé Fraisse avait une dévotion particulière pour le Pauvre d'Assise ; il entra au Tiers-Ordre de saint François en 1873 (3). Il se trouve aussi que Mgr de Charbonnel a résigné son évêché au Canada, en 1860, pour devenir simple capucin.

Ainsi trois époques de l'Eglise : les origines, avec Marcellin ; le renouveau médiéval, avec François d'Assise ; la renaissance spirituelle du 17ème siècle, avec Régis. Trois saints liés, directement ou indirectement, à l'évangélisation de nos contrées. Trois saints proches des humbles. Un message de continuité et d'enracinement.

LES VITRAUX DE LA NEF

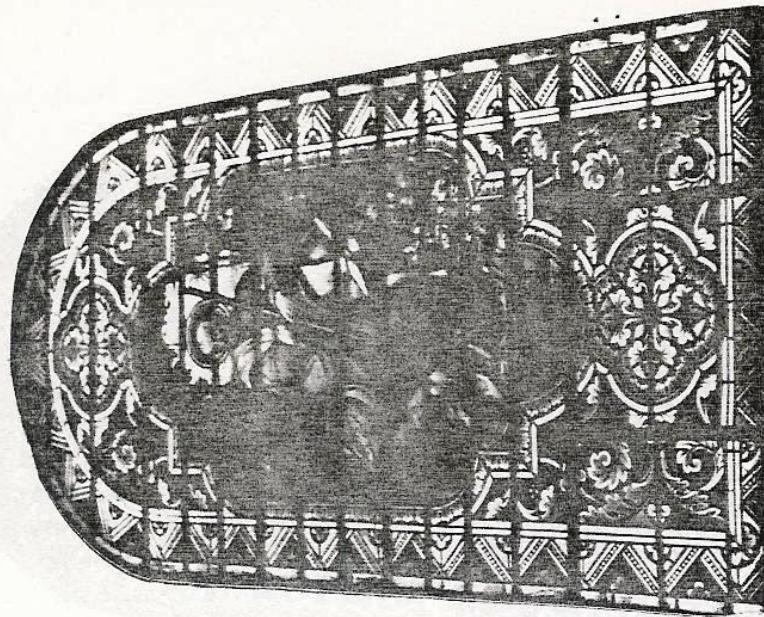
L'abbé Fraisse s'était donc employé à orner l'abside de beaux vitraux. Nul doute qu'il n'eût dès alors le dessein d'enfaire autant pour la nef, si ingrate avec ses grands murs nus troués de hautes baies vitrées de la façon la plus sommaire. Cinq années vont pourtant passer sans que l'ouvrage avance. Financièrement, l'affaire est de conséquence. Peut-il l'entreprendre alors qu'il n'est toujours que vicaire, même s'il a toute la confiance du curé Bonnet ? Mais celui-ci meurt en 1867, et l'abbé Fraisse lui succède. Sans doute passe-t-il l'année suivante à réunir des fonds. En avril 1869, il est prêt à faire de nouveau appel à Barrelon ; il faut croire que ses paroissiens ont apprécié la qualité des trois premiers vitraux. Nous connaissons la teneur de ses propositions par la réponse que lui fait Barrelon, le 24 avril.

"Les trois vitraux que j'ai eu l'honneur de vous fournir se montaient à la somme de 1300 francs et je vous avais fait grande faveur à ce prix-là. Aujourd'hui vous m'offrez 2400 F. pour 6 verrières. C'est bien peu. Cependant, M. le Curé, venez au plus tôt à Grigny avec les mesures exactes des vitraux à faire, et j'espère que nous nous entendrons. Je vous serais très reconnaissant, M. le Curé, de m'indiquer le jour de votre arrivée à Grigny afin que je puisse me tenir à votre disposition."

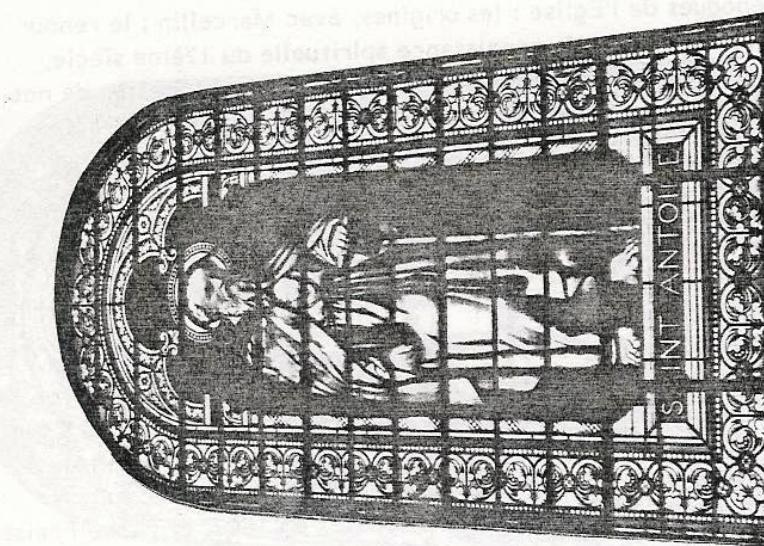
(1) Archives départementales de Haute-Loire, 36 J 43.

(2) Cf. notre article sur Fraisse, Chroniques monistrolaises, 1984 n° 4.

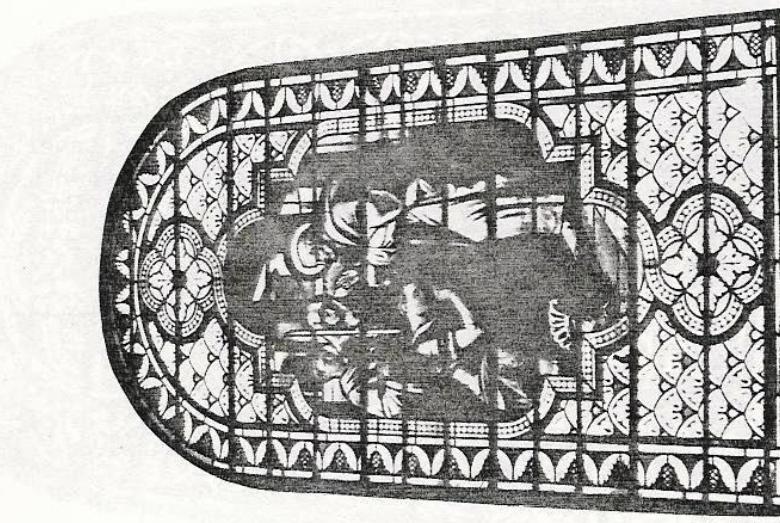
(3) Archives départementales, 36 J 73.



LA HALTE PENDANT LA FUITE EN EGYPTE

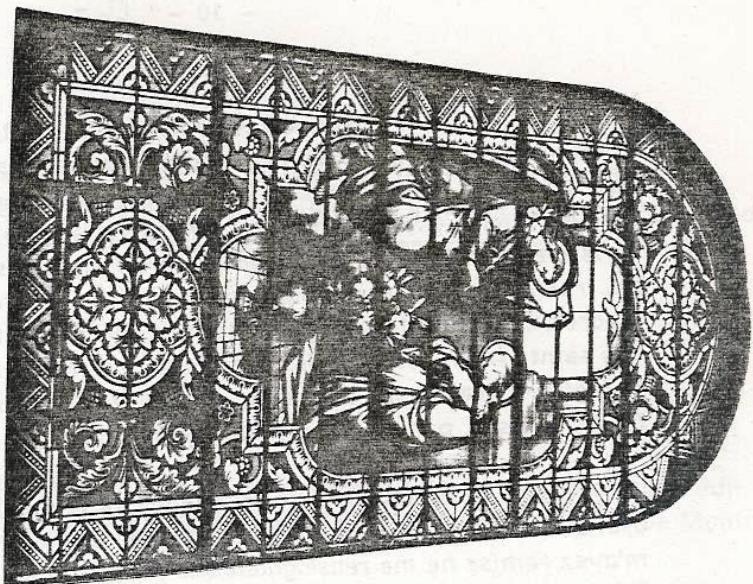


SAINTE ANTOINE L'ERMITTE



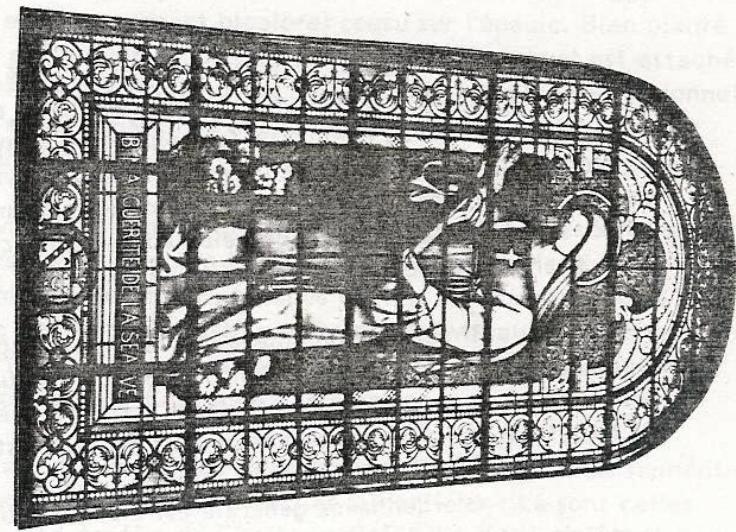
LES VITRAUX DE LA nef, MUR NORD :

SAINTE PIERRE BAPTISANT CORNELIE



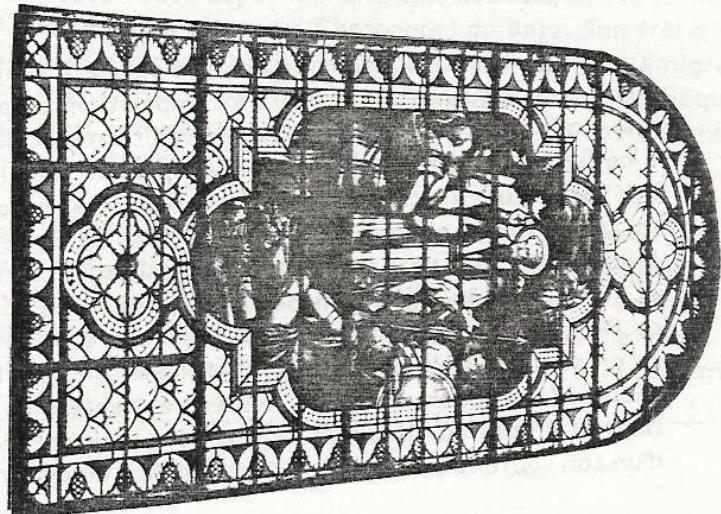
LES VITRAUX DE LA NEF, MUR SUD :

L'ANNONCIATION



LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE LA SEAUME

SAINT FRANCOIS XAVIER
APOTRE DES INDIENS ...



L'abbé Fraisse fait le voyage sans attendre. On discute sur le prix, qui finalement s'établit à 2500 F. Le curé n'est pas mauvais négociateur : moins du double, pour six verrières, dont quatre à "compositions", que pour les trois "vitraux à personnages" de 1864... On s'entend aussi sur les sujets. Malheureusement cette conversation ne laisse pas de traces. Notre abbé a dû voir des esquisses, des catalogues. Il précise ses intentions. La correspondance nous fait seulement comprendre qu'il s'était engagé à adresser à Barrelon, au plus vite, une représentation de Marguerite de la Seauve, une sainte inconnue hors de chez nous ! Il s'acquitta de cette tâche dès son retour. Barrelon travailla sur ces bases, mais il était scrupuleux et s'ouvrit de ses doutes à l'abbé Fraisse, par un courrier du 7 juin.

"Je vous envoie un croquis de la Bienheureuse Marguerite de la Seauve afin que vous me fassiez les observations nécessaires s'il y a lieu, la peinture que vous m'avez remise ne me renseignant que jusqu'à la poitrine, et je ne sais pas si le scapulaire est ainsi que je l'ai indiqué. Ayez l'obligeance, M. le Curé, de me renvoyer au plus tôt le croquis avec les corrections et les observations, auxquelles je me conformerai."

Le 31 août, Barrelon informait l'abbé Fraisse de l'avancement des travaux : ils devaient être achevés pour le 20 septembre. Et de fait, le 23 septembre il lui envoyait "le récépissé du chemin de fer constatant l'envoi en petite vitesse, à la gare de Monistrol, de ferrures et caisses contenant les vitraux... Veuillez avoir la bonté de les faire prendre. Lundi un employé de la maison ira les mettre en place". Le 6 octobre, son travail achevé, Barrelon adresse la facture, pour le "prix convenu" de 2500 Francs : il encaissera les traites le 25.

Il est bien dommage que cette correspondance plus commerciale qu'artistique ne nous permette pas d'identifier avec certitude le sujet de deux vitraux qui, nous allons le voir, posent un problème. Elle prouve en tout cas que ces six verrières de la nef ont été conçues comme un ensemble. Il est temps de l'examiner en détail.

L'ordonnance générale est claire, lisible. Elle se fonde sur une double symétrie entre les trois vitraux de chaque mur et entre les vitraux qui, d'un mur à l'autre, se font face. Toute la nef est ainsi intégrée dans une même unité de décor et de signification.

Sur chaque mur donc, la verrière centrale présente un personnage unique. De part et d'autre, une verrière à composition. Le personnage de chaque verrière médiane apparaît dans une architecture en forme de haute fenêtre trilobée, semblable à celles de l'abside, mais traitée avec plus de soin, notamment dans l'ornementation des fonds ; une inscription désigne le personnage, comme dans les vitraux de l'abside : ici, saint Antoine et Marguerite de la Seauve. En revanche, aucune inscription n'aide à identifier les sujets des quatre compositions. On reconnaît sans mal, du côté du chœur et se faisant vis-à-vis, l'Annonciation et la Fuite en Egypte ; les deux vitraux du côté de l'entrée font, nous le verrons, davantage difficulté. En tout cas ces quatre vitraux se présentent de la même façon : afin de retrouver les proportions ordinaires d'un tableau (un rapport de 2 à 3), la scène est enfermée dans un cartouche, laissant ainsi, en haut et en bas du vitrail un large espace pour une riche décoration : volutes végétales d'un ton soutenu pour les verrières proches du chœur, palmettes d'un ton clair disposées

en écailles imbriquées pour les vitraux proches de l'entrée. Il en résulte que les deux saints des verrières centrales, occupant presque toute leur hauteur, sont de plus grandes dimensions que les personnages des compositions, et prennent une allure quasi monumentale.

DEUX FIGURES FAMILIERES

Les vitraux de saint Antoine et de Marguerite nous ramènent aux traditions locales de la piété populaire. Ce sont deux saints personnages familiers de Monistrol, chacun à sa façon.

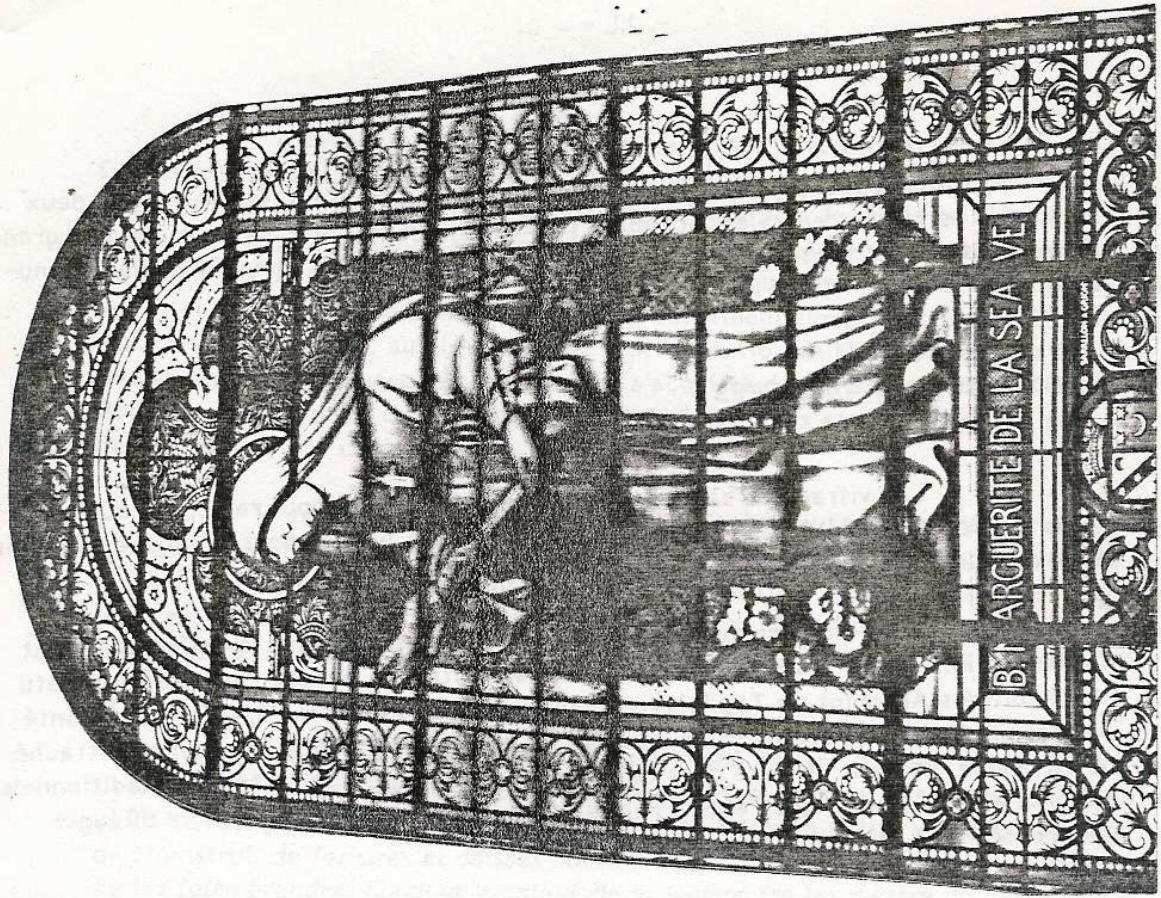
Saint Antoine avait ses reliques et sa chapelle dans la collégiale avant la Révolution. Il est "juste et bon" qu'il y ait son vitrail. L'artiste l'a représenté vêtu de l'habit des Antonins, le Tau (bizarrement bicolore) cousu sur l'épaule. Bien planté sur ses pieds nus, il s'appuie d'une main sur le bâton terminé en T, auquel est attaché la clochette, et tient un livre dans la droite. Il ne manque à ses attributs traditionnels que son animal favori, que l'abbé Fräisse, en homme du XIXème siècle, a dû juger peu conforme à la dignité du lieu.

Le vitrail de Marguerite de la Seauve est l'un des plus réussis. Debout devant un parterre des fleurs dont elle porte le nom, elle contemple, le visage penché, le grand crucifix qu'elle tient dans les mains, presque comme un enfant. Sa tête est cerclée d'une auréole simple de "bienheureuse" : les saints des vitraux voisins ont droit à la double auréole. Elle porte son habit de bénédictine, avec sur la robe blanche un long scapulaire noir (celui qui donnait du souci à Barrelon).

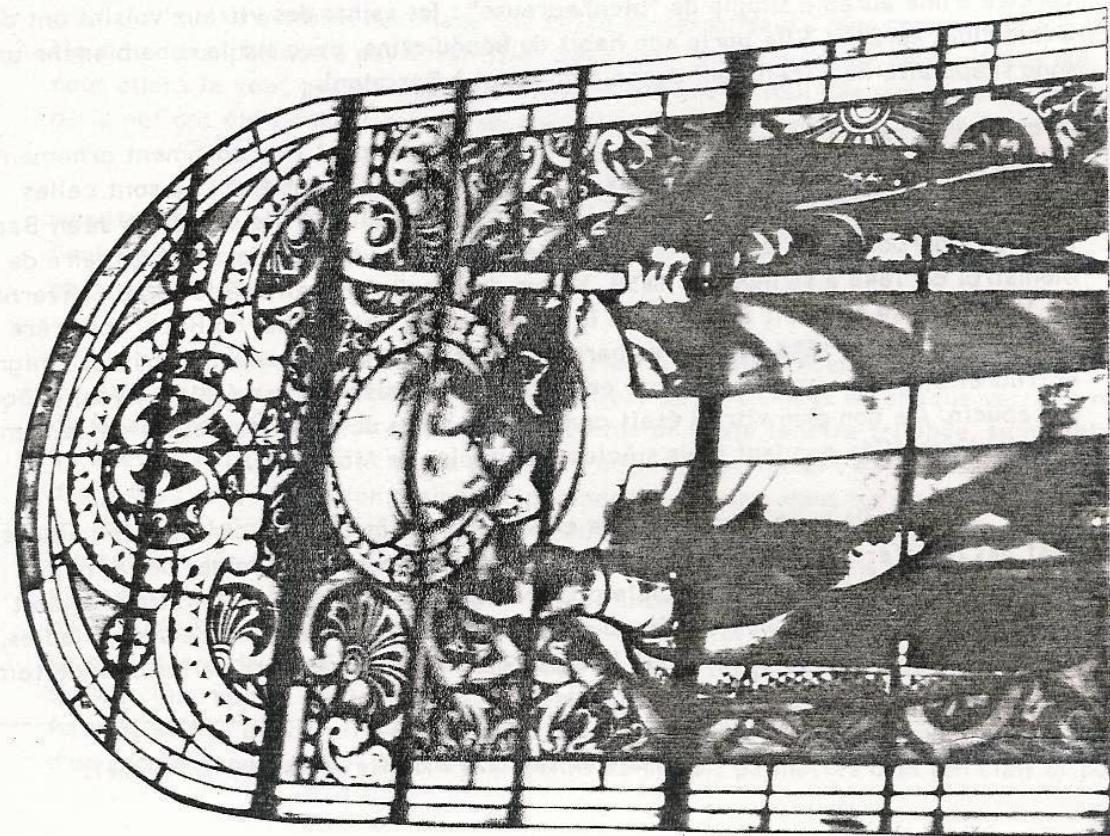
Au bas du vitrail, des armoiries interrompent l'encadrement ornemental. Aucun nom ne les accompagne, mais elles sont faciles à identifier : ce sont celles de Mme Blanquet du Chayla, née Amélie de Charbonnel(1). Fille du comte Jean-Baptiste de Charbonnel, elle avait épousé Joseph Blanquet du Chayla, qui fut maire de Monistrol de 1848 à sa mort en 1859. Veuve depuis dix ans, elle résidait aux Hivernoux. En 1869, elle se trouvait à Monistrol la dernière des Charbonnel du Betz. Son frère ainé était mort en 1848 devant les barricades parisiennes. Le cadet, marié et émigré en Touraine, avait vendu le Flachat en 1858. Son troisième frère était à Lyon, évêque et capucin. Ce don d'un vitrail était comme une sorte de signe d'adieu de cette famille si intimement liée pendant trois siècles à l'histoire de Monistrol.

Mais le choix par elle de ce vitrail, plutôt que d'autun des cinq autres, n'est pas indifférent. Les Charbonnel, et particulièrement les femmes de la lignée, avaient une dévotion toute spéciale pour Marguerite. La légende familiale voulait en effet que la religieuse, chassée du couvent de la Seauve à cause de ses maladies, errant dans la campagne, ait frappé à la porte du château du Betz par un soir de tempête.

(1) A gauche, les armoiries des Blanquet du Chayla ; à droite celles des Charbonnel.



LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE LA SEAUEVE



SAIN T MARCELLIN (Détail)

On l'accueillit, on lui donna une chambre. Or cette nuit justement, la châtelaine était en mal d'enfant. Marguerite veilla et pria ; un ange lui apparut et lui annonça qu'en récompense de cette hospitalité, les filles de la maison seraient heureuses dans leurs couches, cette nuit à l'avenir. Hippolyte de Chabron a inséré cette légende familiale dans l'évocation de la Sainte qu'en 1869 il venait justement de publier (1). Elle illustre ce vitrail par des vers qui lui sont contemporains.

"*Jadis en ce couvent vivait sœur Marguerite,
Fille des bords lointains que le Hongrois habite ;
Quoique de sa famille on ignorât le nom,
On la disait pourtant de puissante maison ;
Exemple de sagesse à toutes ses compagnes,
On répétait déjà son nom dans ces montagnes...*"

On trouvera le texte entier de cette légende à la suite de notre étude.

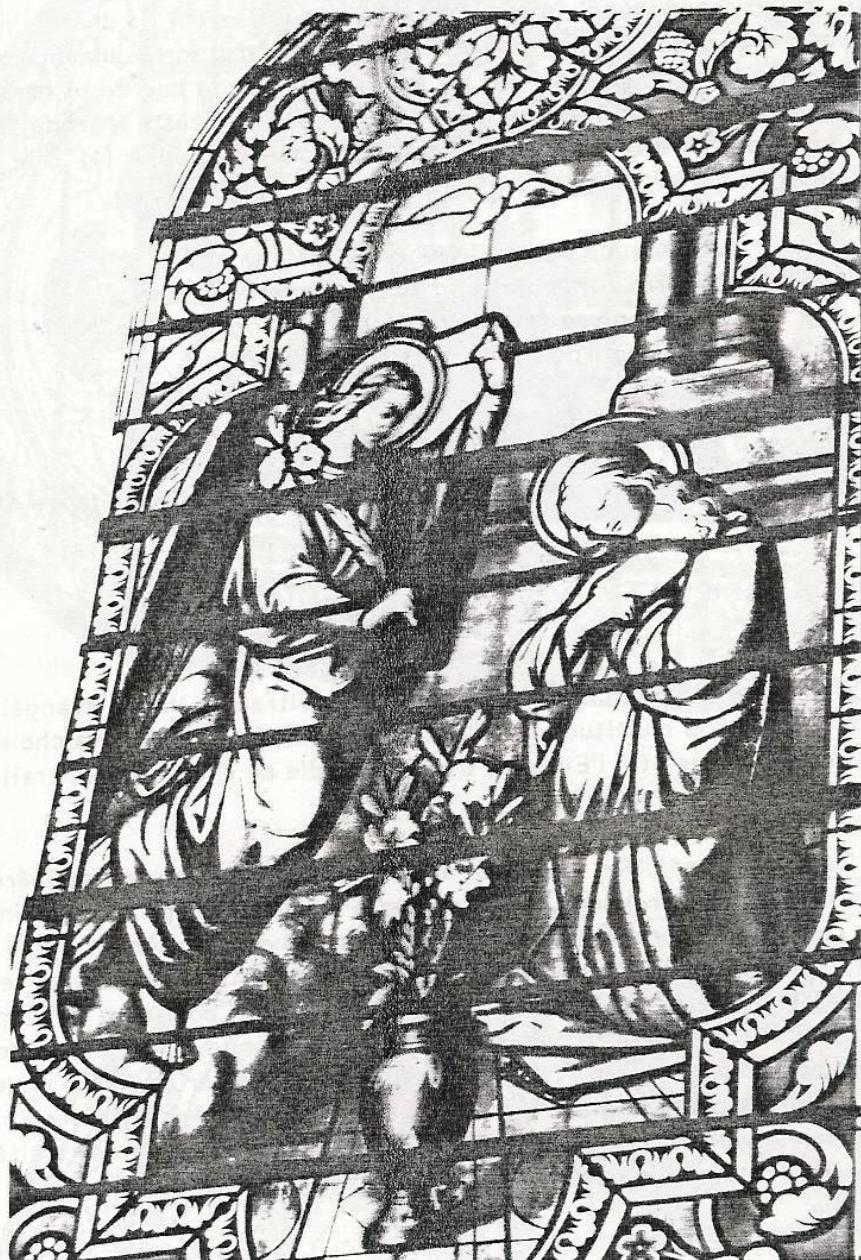
LES VITRAUX DE MARIE

Nous nous attarderons moins sur les deux vitraux à thème évangélique. Notons d'abord que, dans la multitude des sujets possibles, l'abbé Fraisse a choisi des épisodes relatifs à la Vierge et à l'Enfant ; c'est l'évangile de l'Incarnation, traité sur le mode de la tendresse et de la paix.

Dans l'Annonciation, l'aspect anecdotique de la scène est délibérément gommé. Marie ne voit pas l'Archange. A genoux, elle accueille l'Esprit, ses mains repliées sur le cœur serrant presque maladroitement son livre de prière (comme dans une Annonciation de Fra Angelico). Visage penché, paupières fermées, elle se replie sur le Mystère. Gabriel non plus ne la regarde pas. C'est plutôt pour nous qu'il apparaît et désigne la colombe, dans une attitude qui rappelle l'Archange d'Orcagna ou de Lorenzo Monaco. Il tient des lys du ciel, qui répondent aux lys disposés par la Vierge dans un vase placé sur le sol, au premier plan : ce motif est emprunté à Andrea della Robbia. La composition, on le voit, ne cherche pas à renouveler un sujet si souvent traité ; elle ne manque pas toutefois de qualité, ni même de personnalité.

La Vierge se retrouve sur le vitrail qui fait face à l'Annonciation. Ce n'est pas exactement une Fuite en Egypte, sujet dramatique, mais une Halte pendant la fuite en Egypte, sujet que le Corrège introduisit dans le répertoire de la peinture religieuse au 16ème siècle. Rien ne peut faire imaginer que la famille est menacée.

(1) H. de Chabron, Notre pays, notre mère, seconde édition, 1868. L'épisode n'apparaît pas dans la première édition de 1865. Sa mère, née Charbonnel-Jussac, morte en 1868, était une cousine de la donatrice.



L' ANNONCIATION

Aucun péril ne peut prévaloir contre la protection de Dieu. Mais le véritable sujet n'est-il pas tout simplement la Sainte Famille, une Sainte Famille à la campagne ? L'Enfant dort, blotti dans le giron de sa mère qui somnole, un léger sourire sur les lèvres. Joseph les contemple, debout, solide, appuyé sur l'âne qui broute quelques chardons. Arbres et plantes envahissent presque tout l'espace laissé par les personnages, qui paraissent presque enfouis dans la végétation. Seul le buste de Joseph se découpe sur le lointain plus clair.

Deux scènes donc, proches par leur esprit, qui font appel, sous la retenue du classicisme, à la sensibilité, et peut-être particulièrement à la sensibilité de la femme : Marie élue, Marie mère, Marie protégée. Et au delà de toutes les épreuves, la paix, que le talent de Barreton semble bien fait pour rendre.

NOEL CHABANEL OU FRANCOIS-XAVIER ? VRAIS OU FAUX INDIENS ?

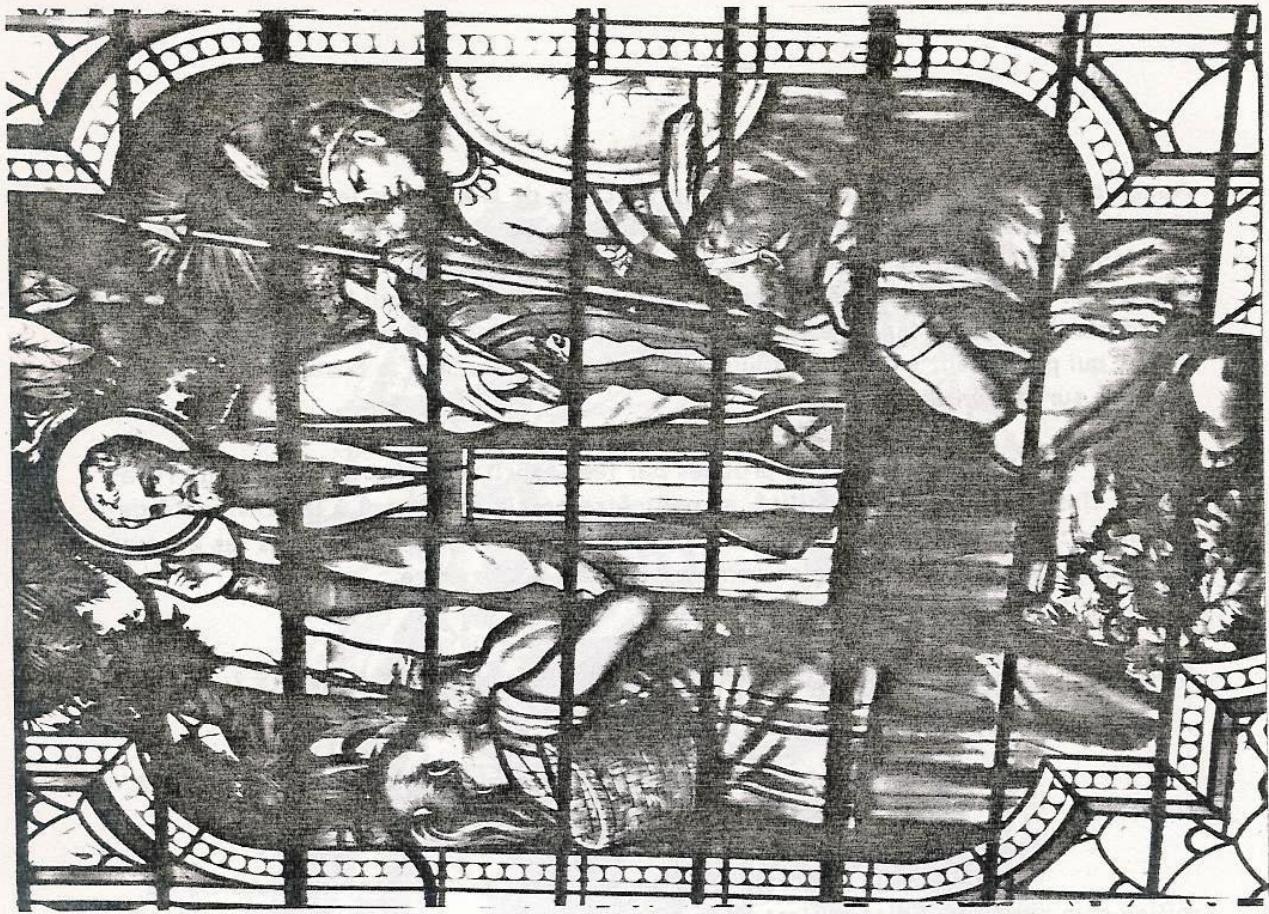
Venons-en maintenant aux deux vitraux plus problématiques, quant à leur sujet.

Voici, sur le mur de droite, un prêtre debout, tenant un crucifix, au milieu d'un groupe d'indiens. C'est un jésuite : son costume est le même que celui de François Régis. L'auréole désigne un saint. Un saint jésuite, des indiens : on pense à deux identifications possibles. Noël Chabanel et François-Xavier.

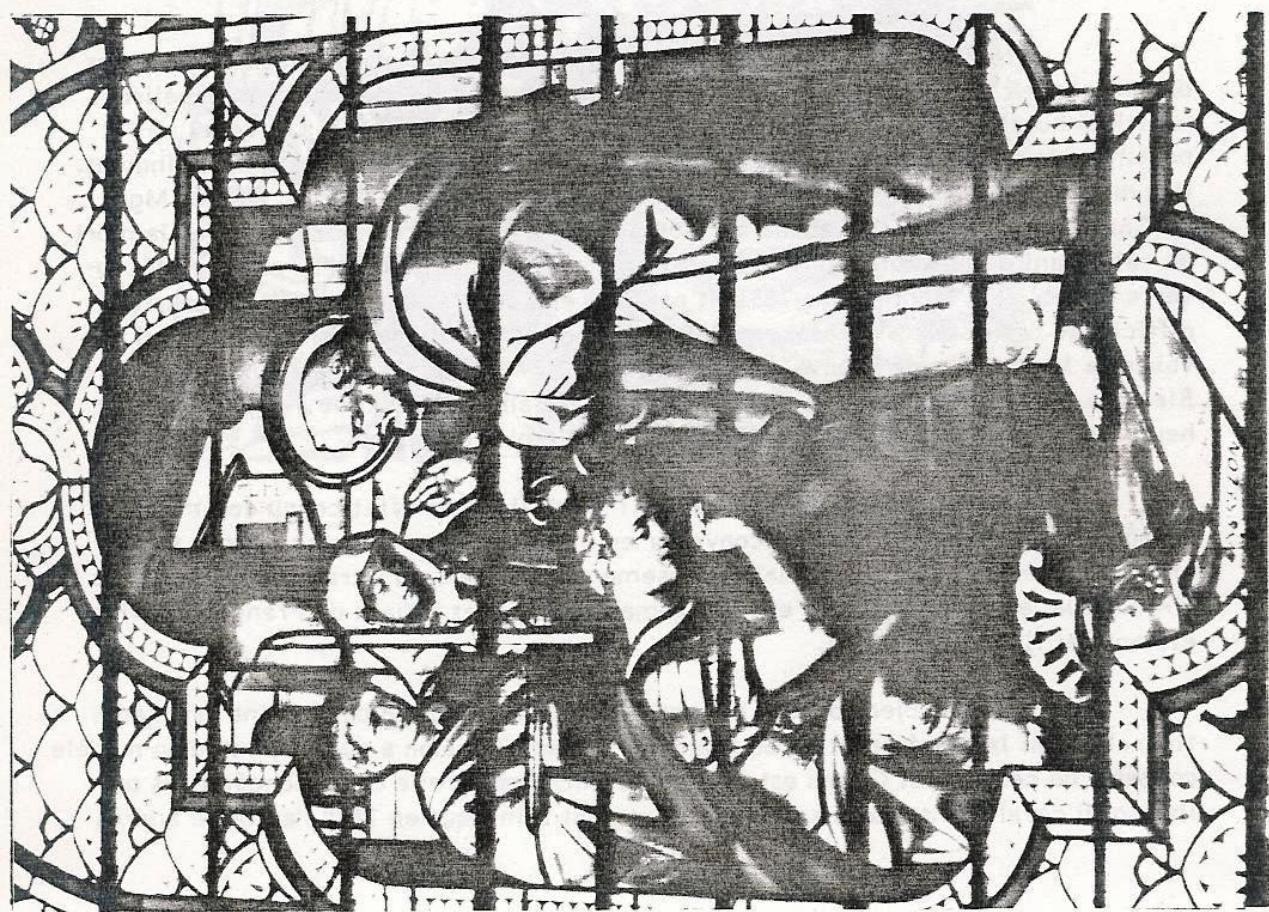
Noël Chabanel se justifierait par son origine : il est né dans les environs de Saugues, en 1613. Il participa aux missions des jésuites au Canada et, évangélisant les tribus huronnes, fut massacré par les Iroquois en 1649. Mais Noël Chabanel ne fut béatifié qu'en 1925 et canonisé en 1930, avec sept autres jésuites martyrs des Indiens. Ces missionnaires avaient été un peu oubliés aux 18 et 19 èmes siècles. Certes Mgr de Charbonnel, évêque au Canada de 1850 à 1860, avait dû connaître la vie et la mort de cet enfant de la Haute-Loire : la relation manuscrite de ces martyrs fut redécouverte et publiée à Montréal en 1858. Il avait pu en parler à Monistrol. Il est pourtant difficile de croire qu'on ait osé, en 1869, lui donner l'auréole des Saints. Le vitrail voisin de Marguerite de Seauve montre que l'abbé Fraisse était scrupuleux à cet égard. Bien que la tradition locale la qualifie souvent de Sainte, il se borne à l'appeler Bienheureuse et, nous l'avons vu, la ceint d'une auréole plus modeste.

Alors, saint François-Xavier ? N'est-il pas en effet connu comme "l'apôtre des Indiens" ? Il sut les convertir en masse, et ceux que nous voyons sont en effet attentifs à sa parole. Malheureusement les Indiens du vitrail sont des Indiens d'Amérique, avec leurs plumes et leurs tomahawks. Et les Indiens de François-Xavier étaient des Hindous de l'Inde.

Mais l'objection n'en est pas une, car la confusion des indiens est traditionnelle dans la représentation de François-Xavier. Barreton a dû s'inspirer d'un modèle coupable de cet erreur. Ce qui est assez amusant, c'est qu'elle est dénoncée dans un livre qu'il devait consulter assez souvent, et dont il invoque en 1874 l'autorité auprès



SAINT FRANCOIS XAVIER APOTRE DES INDIENS



SAINT PIERRE BAPTISANT LE CENTURION CORNEILLE

d'un de ses correspondants : le livre du père Cahier : "On voit plus que de raison saint François-Xavier ou le Bx Jean de Britto prêchant à une population de nègres imaginaires dans la presqu'île au-delà du Gange, ou baptisant sur la côte de Coromandel des espèces de caciques ou sachems américains comme en ont pu rencontrer Pizarre, Cortez, Christophe Colomb ou Jacques Cartier . (1).

Quoi qu'il en soit de l'identité du personnage, le tableau (car tous ces vitraux ne sont que des tableaux sur verre) ne manque pas d'intérêt.

Il joue sur le contraste des costumes, des apparences : blanc et noir du Missionnaire, chaudes couleurs des Indiens ; vêtement qui, sauf la tête et les mains, recouvre le corps entier de l'homme venu d'Europe, et nudités (discrètes) des indigènes. De plus, le Missionnaire domine la scène, paraissant plus grand que nature, même si le peintre sacrifie au réalisme en montrant qu'il est juché sur une bosse du terrain. Droit comme un i, son seul geste est pour désigner le Ciel : il tire la composition vers le haut, alors que les Indiens qui l'écoutent sont encore hommes de la terre, comme fondus dans la végétation exotique, enveloppante, païenne. Leurs gestes sont naturels ; ils sont ceux de l'humanité ordinaire : voyez le déhanchement de la femme, l'homme assis en tailleur, le guerrier avec lance et bouclier.

Mais le peintre ne s'arrête pas à ces apparences. Ou plutôt ne s'appuie sur leur contraste que pour mieux mettre en valeur l'unité profonde, qui est spirituelle. Ces Indiens ne sont pas des "sauvages", justement. Ils sont d'une beauté toute classique, et le visage du gerrrier n'a-t-il pas les mêmes traits, plus juvéniles seulement, que celui du Missionnaire ? Du coup sa lance paraît elle aussi pointer vers le Ciel ; il ne menace pas, il protège. Et l'Indien assis à l'indienne joint les mains pour une première prière : dans la Nature, l'Esprit vient de se révéler.

Reste à expliquer le choix de ce sujet. Il n'a pas de raisons locales (si le missionnaire n'est pas Noël Chabanel) et la présence de ces Indiens dans une église vellave peut surprendre. Mais n'oublions pas que le 19ème siècle est un siècle de missions lointaines : l'Europe chrétienne essaime sur tous les continents, et mobilise souvent l'appui de ses fidèles... Peut être l'abbé Fraisse a-t-il aussi voulu signifier l'universalité et l'unité de l'Eglise. Barrelon a bien servi son dessein, et si vous allez voir à Yssingeaux son François-Régis prêchant les montagnards de chez nous, vous y ressentirez sans doute la même atmosphère que dans ce François-Xavier évangélisant les Indiens.

CLOVIS, CONSTANTIN ?

Nous voici rendus au sixième des grands vitraux de la nef. Placé au-dessus des anciens fonts baptismaux, il représente un baptême justement - un baptême à coup sûr mémorable, exemplaire. Mais lequel ?

(1) Père Charles Cahier, Caractéristique des Saints dans l'art populaire (Paris, 1867), article "nègre".

Le baptême de Clovis, comme le veut la tradition locale ? Le Saint qui baptise serait alors Rémi. Mais est-ce bien le roi des Francs que cet officier imberbe, les cheveux courts, dont le costume est celui d'un Romain ? Et sommes-nous à Reims en 496 dans cette architecture très classique, sous cette colonnade dorique ? Pourquoi ne reconnaît-on pas les détails habituels : l'évêque mitré, la piscine du baptistère dans laquelle pénètre le "fier Sicambre", la colombe apportant le Saint-Chrême ? S'il s'agit de Clovis, on peut dire que le peintre a fait fi de toute l'imagerie du sujet familière à son époque (1).

D'autres identifications sont-elles possibles ? Ecartons d'emblée celles que cet officier romain peut suggérer : saint Martin, saint Maurice ou saint Julien de Brioude. Le baptême d'aucun de ces saints n'a retenu l'intérêt des hagiographes. Dans notre vitrail, le saint personnage, que désigne l'auréole, n'est pas le baptisé, mais l'officiant.

Mais un baptême fameux est analogue à celui de Clovis : le baptême du premier empereur chrétien, Constantin. Le manteau de pourpre jeté sur l'épaule, le casque superbe posé sur le carreau peuvent aller dans ce sens. Puget peignant ce sujet à Marseille en 1652 prête un casque au pâne blanc tout semblable à son Constantin (2). Quand au manteau, n'est-ce pas le "paludamentum" de pourpre, exclusivement réservé aux Empereurs ?

Qui a baptisé Constantin ? L'histoire répond (semble-t-il) qu'Eusèbe, évêque de Nicomédie, le baptisa dans cette ville, sur son lit de mort, en 337. Mais à Rome une légende se forma bientôt pour lier Constantin à la ville ponfiale : le pape saint Sylvestre l'aurait baptisé, et aurait reçu de lui la souveraineté sur la ville de Rome.

Si le sujet traité sur notre vitrail était bien celui-là, il ne manquerait pas d'intérêt historique. En 1869 un Empereur gouverne la France et le pouvoir temporel du Pape sur ses Etats italiens est fortement menacé par l'unité de la péninsule, que Napoléon III a aidée de toutes ses forces. Les catholiques français font pression sur Napoléon III pour qu'il retienne le Roi d'Italie par les basques et que l'unification s'arrête aux portes de Rome. En 1867 l'Empereur a dû expédier des troupes à Rome, pour préserver le Pape contre les rébellions de nationalistes activistes. Mais l'Eglise se méfie de lui, et elle n'a pas tort. En Haute-Loire, le clergé s'efforce à mobiliser l'opinion des fidèles sur la "question romaine". Auguste Rivet cite dans sa *Vie politique en Haute-Loire* (p. 291) un rapport du sous-préfet d'Yssingeaux qui, en janvier 1859, qualifie le clergé de Monistrol d'"ultramontain" et signale que le curé de Beauzac dit que la guerre d'Italie est faite par l'Empereur "pour les rouges".

(1) Défendra-t-on cette romanisation de Clovis en arguant qu'il reçut de l'empereur de Constantinople les insignes du consulat et le manteau de pourpre ? Mais c'était douze ans plus tard, après la conquête de l'Aquitaine. Un peintre assez curieux d'histoire pour savoir que Clovis fut "consul" aurait-il ignoré qu'il ne l'était pas lors de son baptême ?

(2) Au musée des Beaux-Arts de Marseille.

Sur l'opinion personnelle de l'abbé Fraisse, nous avons son article de 1871 sur "les origines et les motifs du pouvoir temporel concédé aux évêques du Puy" (3), article d'histoire locale manifestement inspiré par l'actualité européenne. Il y écrit en conclusion : "En parlant de la souveraineté temporelle des Papes si critiquée, si combatue aujourd'hui, quelqu'un a dit cette parole devenue historique : les siècles ont fait cela et ils ont bien fait." Et il fait sien ce jugement. Aussi n'y aurait-il pas lieu de s'étonner s'il avait voulu représenter à ses paroissiens une scène célèbre où l'Empereur se courbait devant le Pontife Suprême, marquant la juste hiérarchie entre le spirituel et le temporel.

L'hypothèse est tentante. Pourtant quelque chose gêne : est-ce bien un pape que ce saint à la tête et aux pieds nus ? Certes un souci de vérité historique justifie que le personnage ne porte pas la tiare aux trois couronnes dont la plupart des peintres classiques affublent saint Sylvestre : une anachronie d'un millénaire (2) ! Mais notre saint n'est même pas revêtu d'habits sacerdotaux. Malgré le casque et la pourpre, la tenue du baptisé paraît d'une sobriété peu impériale. Et l'atmosphère générale de la scène est empreinte d'une certaine intimité qui nous éloigne du tableau d'histoire.

LE CENTURION CORNEILLE ?

Venons-en à une troisième hypothèse : ni Clovis ni Constantin, mais Cornélius, dont nous avons fait Corneille, le centurion de Césarée que saint Pierre baptisa.

Les Actes des Apôtres (chap. 10) racontent dans le plus grand détail ce moment de l'histoire du christianisme en ses tout débuts : jusqu'ici le scandale de l'annonce du Christ est resté une affaire entre Juifs et les premiers baptisés sont tous des Israélites. Or voici qu'un ange de Dieu visite Corneille, centurion d'une cohorte appelée l'Italienne, en garnison à Césarée (du Liban), - "homme juste et craignant Dieu". L'ange lui commande d'envoyer à Joppé (Jaffa, près de Tel-Aviv) chercher Simon dit Pierre. Dans le même temps, Pierre, ayant faim, a une vision d'une multitude d'animaux de toutes sortes qu'une voix lui enjoint de tuer et de manger. Pierre se rebelle : c'est nourriture impure, interdite. Mais la voix lui dit : "Ce que Dieu a purifié, tu ne le diras pas impur". Aussi, quand les domestiques de Corneille arrivent, lui font part de la visite de l'ange à leur maître et lui demandent d'aller le voir à Césarée, Pierre comprend le sens de sa vision : cet officier romain, cet incircuncis, ce "gentil", n'est pas "impur". Il fait le voyage de Césarée, annonce le Christ à l'officier et à sa famille assemblée. Le Saint-Esprit descend alors sur ces non-juifs, leur communiquant le don des langues. "Pierre reprit : pourquoi refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le saint-Esprit comme nous ?"

Ce sujet, nous dit Louis Réau, historien de l'art chrétien, "convenait particulièrement à la décoration des baptistères et des fonts baptismaux : il figure dans l'ancien baptistère de la basilique vaticane". (1)

(1) Louis Réau, l'Iconographie de l'art chrétien (Paris, 1959) t. III, p. 1091

(2) Comme Puget, déjà cité, ou les peintres de la "Chambre de Constantin" au Vatican.

(3) Tablettes historiques du Velay, I, p.529 sq.



ESQUISSE D'UN BAPTEME DE CLOVIS (?)
(Cartons du fonds Barrelon)

Les personnages de notre vitrail semblent bien ceux de cette scène. Elle se passe sous un portique ouvert sur une cour, non dans une église : c'est la résidence du commandant de la place. Pierre est bien conforme à la représentation traditionnelle, telle que la décrit Louis Réau : tête et pieds nus, crâne dénudé mais une touffe de cheveux sur le front, barbe courte, toge drapée à l'antique (1). La cérémonie est presque improvisée. Le centurion est en uniforme (même si la pourpre de son manteau n'est pas du tout réglementaire). Sa (petite) famille l'entoure, et sans doute la femme et le jeune homme vont-ils tour à tour recevoir l'eau du baptême. Solennité de l'instant, mais aussi simplicité de ce christianisme des origines.

Entre ces trois hypothèses, les documents que j'ai pu consulter ne permettent pas de trancher. La correspondance entre Barrelon et l'abbé Fraisse est muette, tout ayant été décidé lors de la rencontre entre le peintre-verrier et son commanditaire. J'ai seulement retrouvé dans les cartons où Barrelon conservait les esquisses ou représentations diverses, le dessin d'un baptême qui pourrait être celui de Clovis : l'officiant y est mitré, et le catéchumène se tient dans la cuve baptismale (cf. page ci-contre).

Il est à présumer que Barrelon a peint d'autres vitraux de baptêmes. Il faudrait les recenser et comparer. A défaut de répertoire d'atelier (2), cela suppose des recherches sur place, dans les églises vitrées par lui. Car, comme pour Monistrol, sa correspondance ne renseigne que rarement sur les sujets choisis. Par chance, elle mentionne un "baptême de Clovis" fourni en 1884 à l'église Saint-Bonaventure de Lyon. Par malheur, les vitraux de cette église ont été détruits en 1944, sous le souffle des explosions des ponts du Rhône.

Sous bénéfice de cet inventaire, il faut se fier à la vraisemblance et elle me semble faire pencher la balance en faveur de Corneille. Certes le sujet n'était pas des plus courants (3), mais il présentait certainement l'avantage, pour l'abbé Fraisse, de se fonder sur des références scripturaires indiscutables ; il suggérait (avec plus de délicatesse que n'aurait fait le baptême de Constantin) la subordination du temporel au spirituel ; il faisait comme un pendant au vitrail de saint François-Xavier : des origines à nos jours la mission était la même : évangéliser toutes les nations. Et en cette année 1869 où un concile était convoqué au Vatican pour proclamer l'inaugibilité des successeurs de Pierre, il était bon de montrer le fondateur de l'église.

(1) Louis Réau, L'Iconographie de l'art chrétien (Paris, 1959) t. III, p. 1053

(2) Dans sa notice sur Barrelon, Mme Hardouin-Gufier mentionne des "registres analytiques", des "répertoires". Mais ils ne semblent pas se trouver dans les papiers que les Archives du Rhône ont acquis.

(3) Il a cependant été traité par, entre autres, Masaccio à Florence ou, au 17ème siècle, Aubin Vouet à Notre-Dame de Paris et Michel Corneille à Saint-Pierre de Toulouse.

LES MÉDAILLONS DES CHAPELLES

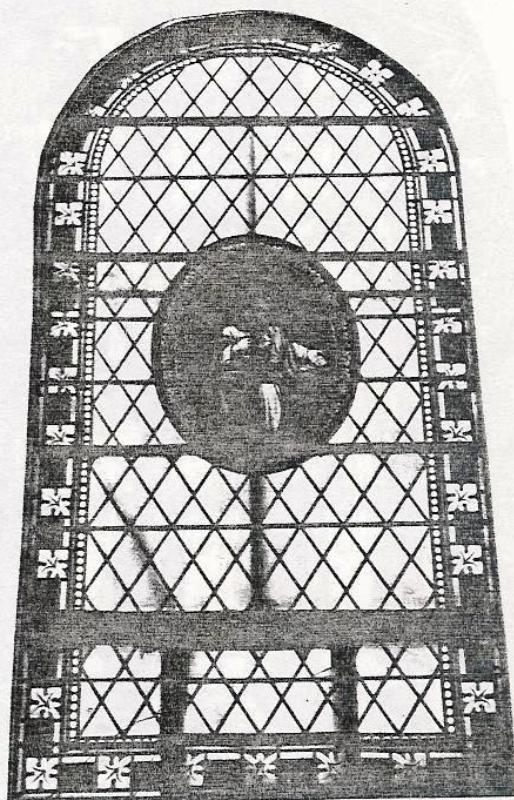
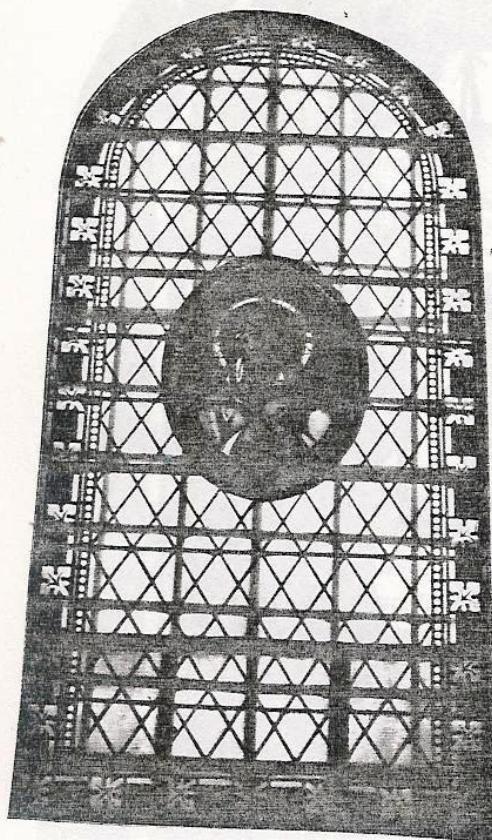
A l'automne 1869, l'abbé Fraisse aurait pu se donner du repos. L'essentiel était fait. Mais il préféra battre le fer tant qu'il était chaud. Le 12 février 1870, Barrelon répondait à une lettre du 7, par laquelle le curé de Monistrol avait dû lui expliquer ses désidérata : vitrer sobrement et aux moindres frais les fenêtres des deux chapelles qui encadrent le chœur. Il voulait une simple grisaille, avec un médaillon au centre. Ayant sans doute observé attentivement en 1869 l'ouvrier qui était venu effectuer la pose, il se chargeait de la faire faire sur place pour sa nouvelle commande. Barrelon répondait en proposant un éventail de formules et de prix, terminant par une offre de 135 francs la fenêtre. L'abbé Fraisse accepta ce dernier devis et le travail lui fut promis pour le 15 mai. Il fut en réalité expédié par chemin de fer dès le 15 avril, avec des croquis pour guider la pose. Mais celle-ci n'alla pas toute seule : on s'aperçut qu'il manquait deux barres de fer. Barrelon averti les envoya le 28 mai. La lettre d'envoi contenait une phrase qui nous informe sur l'origine d'au moins une partie de ces 270 francs : "Quant aux pièces papales, elles subissent à Lyon une escompte de 5 % pour les pièces de 1 et 2 francs et 7,5 % pour les pièces de 50 centimes. Je les accepterai à ce taux pour vous être agréable." On peut supposer que cette monnaie pontificale avait été rapportée par Mgr de Charbonnel, retour de Rome où il avait assisté au concile...

Ces deux vitraux ne sont intéressants que pour les médaillons : dans la chapelle de gauche, un buste de la Vierge des Douleurs ; dans la chapelle de droite, faisant face à sa mère, l'Enfant Jésus au Sacré Cœur. La qualité de la peinture est médiocre, mais ces deux vignettes témoignent de la destination qu'avaient les deux chapelles au 19ème siècle. Au jourd'hui en effet, elles sont consacrées, celle de gauche au Sacré-Cœur de Jésus et celle de droite à saint Joseph. Ce changement est relativement récent. Depuis la reconstruction de l'église elles étaient en effet consacrées aux deux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie. Le devant de marbre des autels en témoignent comme les vitraux : sur celui de gauche est sculpté le cœur de Jésus enserré par la couronne d'épines. Or ces deux autels de marbre sont contemporains du maître-autel, également de marbre, comme l'indique le mention des "trois autels de marbre" qui figure dans une délibération municipale de 1812 (1). Les deux chapelles se répondaient donc l'une à l'autre, composant un ensemble où s'exprimait la double dévotion aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, si caractéristique de la piété du début du 19ème siècle. On peut regretter que cette ordonnance précise ait été perturbée par la suite, afin de faire une place à saint Joseph...

LE VITRAIL CHARBONNEL : UN MOMENT D'HISTOIRE

Nous avons parfois rencontré Mgr de Charbonnel au fil de cet exposé, incidemment. Mais voici qu'il va jouer le premier rôle. En effet une lettre envoyée à l'abbé Fraisse par Barrelon le 20 juin 1870 nous informe qu'un autre projet était en chantier : celui du vitrail de la façade, qu'on peut détailler commodément de la tribune : le "vitrail Charbonnel".

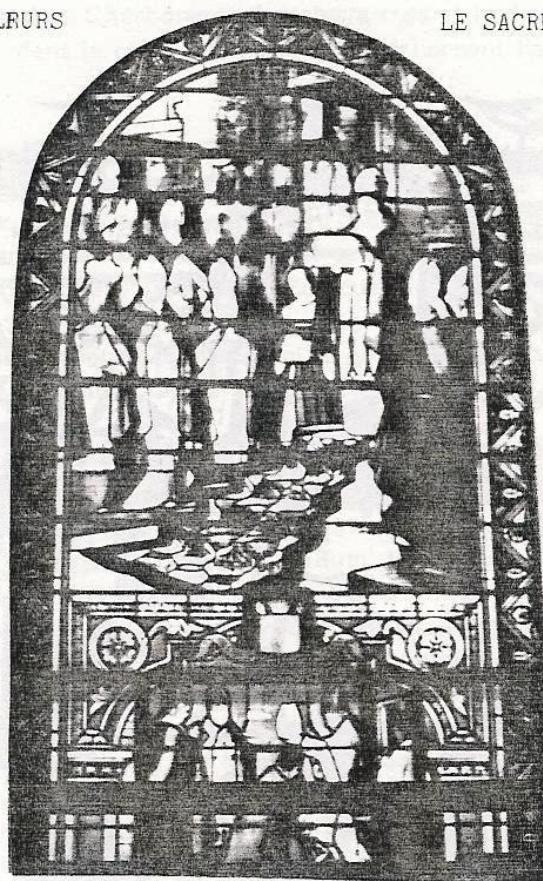
(1) Registre des délibérations, p. 98 V°.



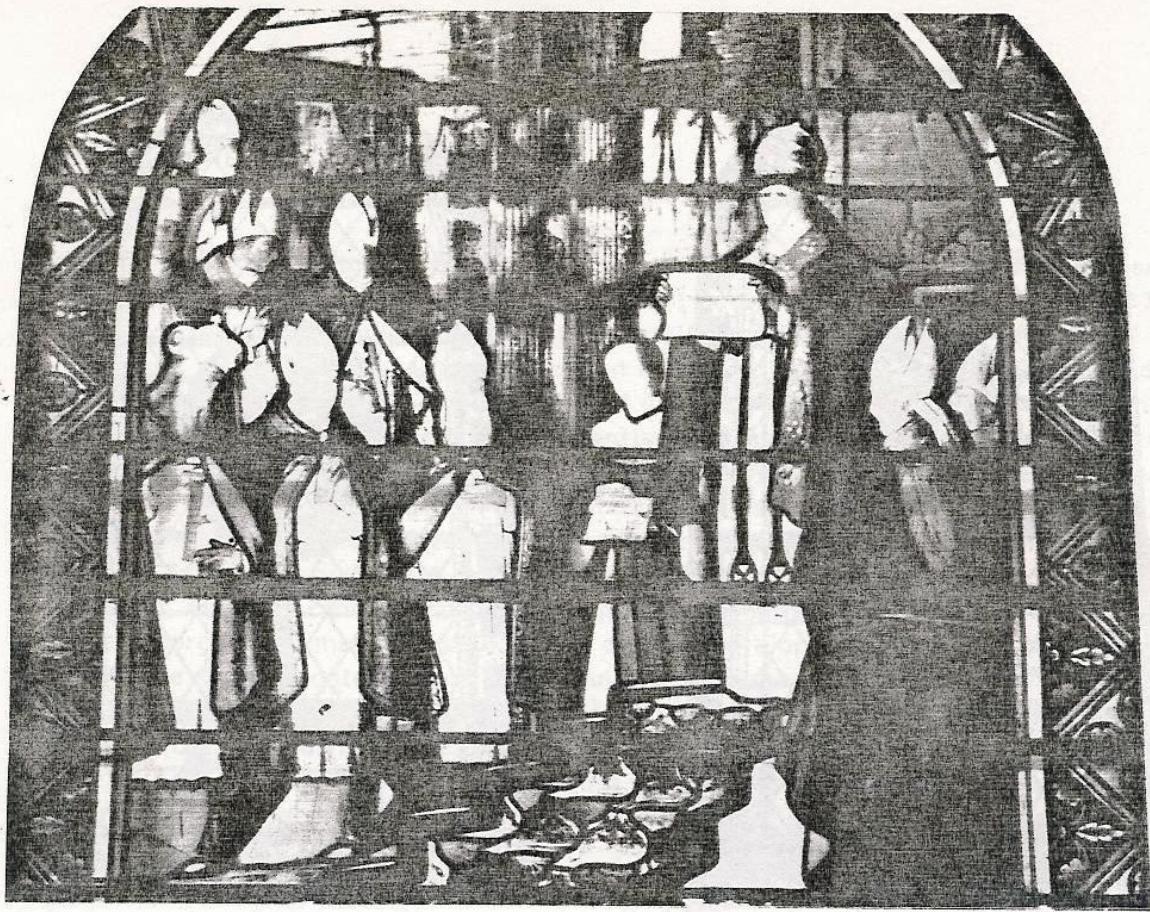
LES VITRAUX DES CHAPELLES DU TRANSEPT :

LA VIERGE DES DOULEURS

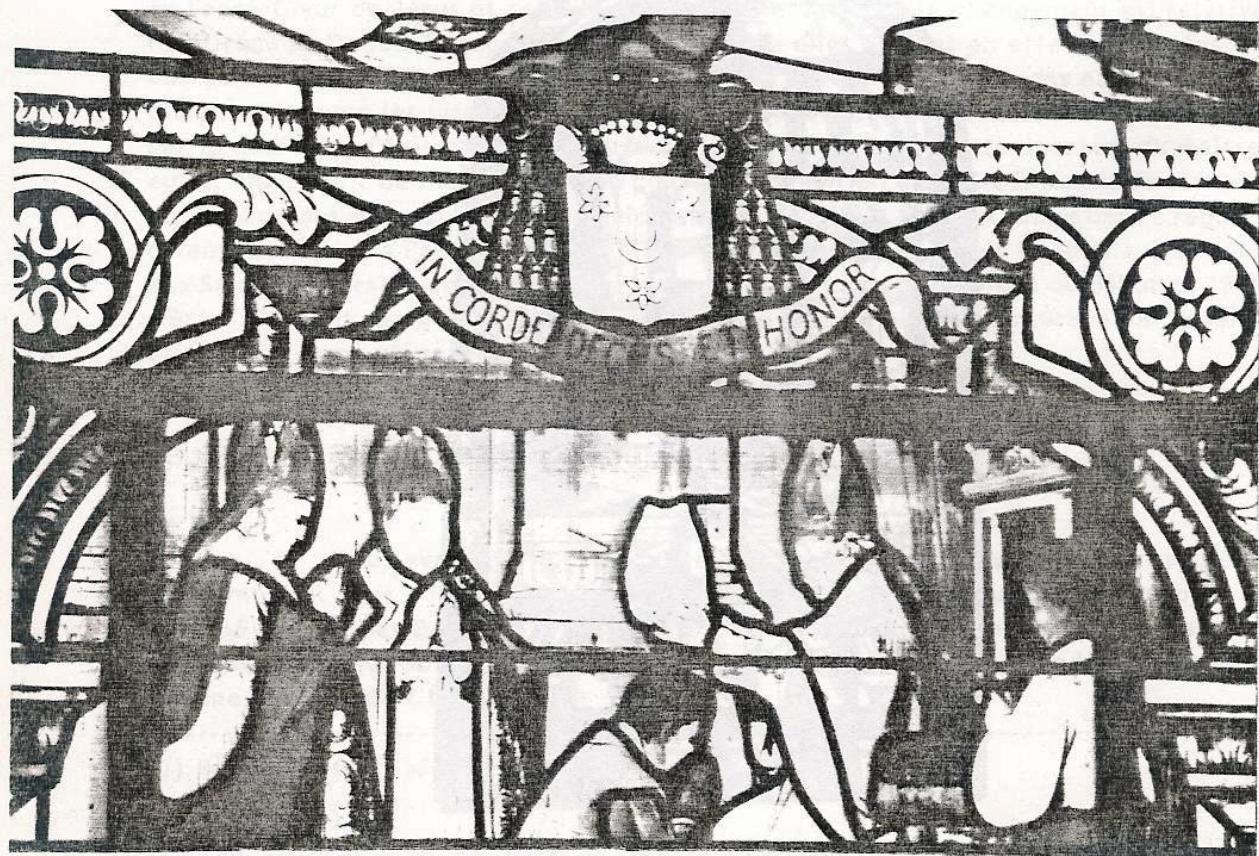
LE SACRE COEUR DE L'ENFANT JESUS



LE " VITRAIL CHARBONNEL " : EN HAUT LE CONCILE VATICAN I, EN BAS LE SACRE DE MGR DE CHARBONNEL.



" VITRAIL CHARBONNEL " : PROCLAMATION PAR PIE IX DES CONSTITUTIONS DU CONCILE
DU VATICAN (1870)



" VITRAIL CHARBONNEL " : SACRE DE MGR DE CHARBONNEL PAR PIE IX (DETAIL)

Barrelon écrivait : " Mgr Charbonnel ayant demandé au père Antonin des Dominicains une composition de vitrail pour votre église, je suis chargé de vous prier d'avoir l'obligeance de m'envoyer le plus tôt possible les mesures exactes de cette fenêtre afin d'en pouvoir déterminer les devis et arranger la composition". On le voit, l'abbé Fraisse devait fournir un simple renseignement matériel. Nul doute, certes, qu'il fût au courant de ce que préparait l'évêque-capucin, et qu'il ne l'approuvât, mais enfin il n'était pas le maître d'œuvre. Avec le père Antonin, Mgr de Charbonnel s'occupait de la conception. Avec Barrelon il régla le devis et paya la facture : la correspondance n'en garde d'ailleurs nulle trace : il est vrai que Mgr de Charbonnel résidait à Lyon et que le voyage de Grigny lui était facile.

A peine lancé, le projet cependant fut mis en panne : la guerre franco-allemande, la Commune... Nous le voyons réapparaître trois ans plus tard, mais c'est dans une lettre qui en annonce l'achèvement : une caisse vitraux et 3 colis ferrures" partent pour Monistrol en "grande vitesse".

Ce vitrail a beaucoup souffert du temps. Plus que tous les autres, peut-être parce qu'il est... à portée de main. C'est dommage parce qu'il est un rare exemple de vitrail "historique", sur un sujet d'histoire contemporaine : le concile du Vatican (premier du nom). Les vitraux qui commémorent cet événement ne doivent pas être bien nombreux.

Il représente deux scènes différentes. En haut, le Concile. En bas le sacre d'un évêque. Entre les deux scènes il y a le lien de deux personnages : le Pape, Pie IX, et Armand de Charbonnel, dont les armes et la devise familiale (*In corde decus et honor : dans le cœur, gloire et honneur*) ornent l'arcade ornementale qui les séparent.

En bas, nous sommes dans la chapelle Sixtine, en 1850. L'abbé de Charbonnel a 48 ans ; il vient de passer une dizaine d'années à Montréal comme prêtre de Saint-Sulpice. Le Pape l'a convaincu d'accepter le siège épiscopal de Toronto. Agenouillé devant le Saint Père assis sur son trône, le nouvel évêque reçoit de lui la mitre. Porte-t-il la chasuble de drap d'or que Pie IX lui offrit à cette occasion ? Deux évêques et un enfant de chœur assistent à la cérémonie, mais le peintre n'a pas représenté l'ambassadeur de France, ni le général Oudinot, commandant du corps expéditionnaire français, qui étaient également présents.

En haut, vingt ans après... L'évêque de Toronto a résigné son évêché pour se faire capucin : "Des capucins évêques", disait-il plaisamment, on en voit en grand nombre, mais un évêque capucin, il n'y en a qu'un seul et c'est moi". Il était resté évêque, évêque *in partibus infidelium*, titulaire du siège de Sozopolis, une petite ville de l'actuelle Bulgarie, alors sous la domination ottomane. Résidant à Lyon, il y secondait le vieux cardinal-archevêque de Bonald. Quand Pie IX annonça en juin 1868 qu'il convoquait un concile universel (le premier depuis trois siècles) qui s'ouvrirait à Rome le 8 décembre 1869, jour de la fête de l'Immaculée Conception, le cardinal, âgé de 82 ans (et qui de fait s'éteindra le 25 février 1870) demanda au Pape la grâce d'y être représenté par Mgr de Charbonnel, avec voix délibérative.



MGR ARMAND DE CHARBONNEL (1802-1891)
CAPUCIN,
ARCHEVEQUE-EVEQUE TITULAIRE DE SOROPOLIS.

Ce qui lui fut accordé. Ainsi ce capucin vint-il à Rome, avec les 750 pères de toute la catholicité, pour y représenter la voix du "primat des Gaules". On conçoit qu'il en ait retiré quelque sentiment de fierté (1).

Nous voici donc dans la basilique Saint-Pierre. Debout devant son trône, Pie IX, couronné de la tiare, proclame les deux "constitutions" adoptées par Vatican I. Au verso du parchemin qu'il tient, nous pouvons en lire les titres et les dates : *Dei filius 24 IV 1870*, constitution sur la Foi ; et surtout *Pastor aeternus 18 VII 1870*, qui reconnaît l'infâbilité pontificale, objet réel du concile et enjeu de terribles controverses. Près de lui, au bas des degrés du trône, un camérier tient un autre parchemin sur lequel nous lisons le nom des deux autres encycliques qui ont marqué son pontificat : *Ineffabilis Deus 8 XII 1854*, qui proclama le dogme de l'Immaculée Conception : *Quanta cura, Syllabus 8 XII 1864*, qui condamna les erreurs d'un "modernisme" coupé des valeurs spirituelles. Debout autour du Pape, neuf Pères du Concile, l'écoutent. Les trois qui nous font face, au premier plan, symbolisent sa diversité : à gauche un patriarche de rite oriental ; au centre un évêque de l'église latine, semblable à tant d'autres ; et à gauche, le plus proche du Pape, cet évêque à la belle barbe blanche représente les Pères des ordres monastiques, et l'on peut bien penser que c'est notre Armand de Charbonnel, toute fausse modestie mise à part !

Le concile avait proclamé l'infâbilité pontificale le 18 juillet 1870. Le 19, les hostilités commençaient entre la France et la Prusse, et le concile se sépara. Mais, on l'a vu, dès juin pour le moins, Mgr de Charbonnel se préoccupait de son vitrail. Quand le travail fut repris, deux ans plus tard, l'évènement du concile avait acquis toute sa dimension. Rome était aux mains du roi d'Italie et Pie IX se considérait comme prisonnier au Vatican. Ce vitrail délibérément "ultra-montain", et où Mgr de Charbonnel met en scène sa fidélité personnelle à ce pape de combat, n'en prend que plus de relief. C'est un témoignage d'histoire, et il mériterait à ce titre d'être restauré, ou en tout cas soigneusement protégé. (2)

L'OEUVRE ACHEVÉE

L'entreprise commencée en 1864 était-elle achevée ? Pas tout à fait. Restaient les deux fenêtres les plus proches de l'entrée. L'abbé Fraisse était pressé de les voir harmonisées avec l'ensemble, mais il n'avait fuère de fonds. Il se tourna encore une fois vers Barreton, qui lui répondit le 4 juillet 1873 en lui proposant deux grisailles ornementées à 200 francs chacune. L'affaire ne traina pas. Les caisses partaient pour Monistrol le 12 août et la facture était présentée le 12 septembre.

(1) Tous ces renseignements sur Mgr de Charbonnel sont tirés de la notice biographique que lui a consacré le Bulletin héraldique de France (avril-juin 1892).

(2) Deux ans plus tard, le 10 décembre 1875, Barreton accuse réception à Mgr de Charbonnel, à Lyon, d'une somme de 100 francs : "en vous remerciant de la bienveillance que vous nous témoignez et que nous nous efforcerons toujours de mériter". Mais il doit s'agir d'une commande postérieure, pour quelque autre église à laquelle s'intéressait l'évêque capucin.

Le coût total des treize vitraux payés par l'abbé Fraisse s'est élevé à 4 520 francs (1 300 pour l'abside, 2 550 pour la nef, 270 pour les chapelles, 400 pour les dernières verrières), auxquels il faudrait ajouter une somme d'environ 300 francs pour le vitrail Charbonnel.

Dans l'église vivante de toutes ses couleurs, l'abbé Fraisse compléta son œuvre en déplaçant le maître-autel. Ses recherches dans les archives l'avaient convaincu que là était sa place à l'origine, et qu'il n'avait été reculé au fond du chevet qu'en 1657. Du reste les quatre piliers massifs qui soutiennent le clocher gênaient la vue des assistants. En plaçant le maître-autel sous la coupole, on diminuait quelque peu l'espace total, mais l'officiant serait plus proche des fidèles réunis dans une nef désormais plus chaleureuse.

Les grands tableaux vinrent compléter cette décoration, ou plutôt cet enseignement figuré. Je ne sais pas quand ni par qui fut donné le *Saint François et les anges musiciens* de Gérard Seghers, peintre anversois formé à Rome (1589-1651). Quant à la copie de *l'Assomption* de Murillo, exécutée par Melle Vuitel, elle fut donnée par l'Etat grâce à la "tenace persistance" (dixit Fraisse) du général de Chabron, et installée par son frère, maire de Monistrol, pour la Saint-Marcellin de 1876. Nous en parlerons davantage une autre fois.

Il suffit du regard pour saisir l'unité de cet ensemble de vitraux. Les documents que nous avons pu étudier ont permis de la prouver, de la situer dans le temps, de la relier à l'effort de deux hommes, Jean-Baptiste Barrelon et l'abbé Fraisse, avec l'exception Charbonnel qui confirme la règle. Quant à leur qualité l'évolution du goût pictural et du sentiment religieux doit à coup sûr influencer le jugement que chacun peut porter. Mais au-delà de l'intérêt que l'historien de l'art et de la piété trouve forcément dans un ensemble aussi représentatif d'une époque, je crois qu'on peut reconnaître à certains de ces vitraux une véritable réussite, quand la réalisation répond à l'intention. Si les trois saints du chevet sont raides et comme plaqués sur le fond ornemental, si le vitrail Charbonnel, quoique bien composé, subit plus qu'il ne la traduit la solennité de son sujet, si les médaillons des chapelles sont fades, les six vitraux de la nef ont une véritable présence. Composition, dessin, modelé, couleur, ornementation : tous les éléments se répondent. Ces vitraux ont une personnalité, un style : le style de Barrelon (1), un peintre-verrier qui mériterait une étude approfondie et dont l'ensemble réalisé à Monistrol est peut-être ce qui nous reste de lui le plus accompli.

(1) Même si Barrelon travaillait avec des peintres, que nous ne connaissons pas. Une lettre de lui donne une indication sur la répartition de leur travail : "C'est moi personnellement qui dispose les nuances des couleurs sur lesquelles il peint".

Saint Marcellin

Saint François
d'Assise

Saint François
Régis

Mater dolorosa

Sacré Cœur
de l'Enfant Jésus

La halte pendant
la fuite en Egypte

L'Annonciation

Saint Antoine
l'ermite

La Bse Marguerite
de la Seauve

Saint Pierre baptisant
le centurion Corneille (?)

Saint François-Xavier
évangélisant les Indiens

Grisaille

Grisaille

Le Concile du Vatican
Sacre de Mgr de Charbonnel par Pie IX

DISPOSITION GENERALE DES VITRAUX DE L'EGLISE

La légende

de Marguerite de la Seauve

par Hippolyte de Chabron

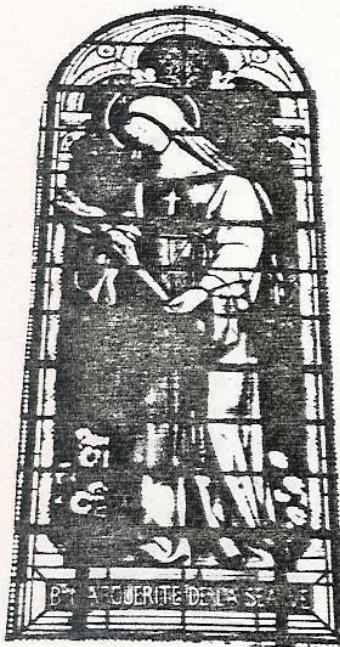
Jadis, en ce couvent, vivait sœur Marguerite,
Fille des bords lointains que le Hongrois habite ;
Quoique de sa famille on ignorât le nom,
On la disait pourtant de puissante maison ;
Exemple de sagesse à toutes ses compagnes,
On répétait déjà son nom dans ces montagnes.

Quand le démon jaloux put trouver le moyen
De souffler en ces lieux son perfide venin :
Il excita contre elle une lâche cabale ;
On l'accusa d'avoir et la *lèpre* et la *gale* ;
Il fit si bien qu'un jour les dames du couvent
Chassèrent sans pitié la malheureuse enfant.

Mais le ciel, irrité d'une telle conduite,
Se réservait le soin de venger Marguerite.
Le tonnerre gronda; soudain un ouragan
Tel qu'Eole jamais n'en porta dans son flanc,
Fondit, si furieux, sur ce vieux monastère,
Qu'on crut voir ses hauts murss'engloutir sous la terre.

Cependant Marguerite, en proie à sa douleur,
A quelques pas de là déplorait ce malheur.
De la nue assombrie une ardente auréole
Descendit sur sa tête, ainsi qu'une coupole
Aux reflets argentés. La céleste lueur
Attestait de son Dieu l'éclatante faveur.

Pour étancher sa soif et consoler sa peine,
Elle s'assit, tremblante, auprès d'une fontaine...



Mais l'heure a fui ; le jour commençant à baisser,
Elle eut peur : où pouvoir enfin se reposer ?
Tout au fond des grands bois, au bout d'une clairière,
Elle aperçut de loin une faible lumière ;
Elle y tourna ses pas ; une porte s'ouvrit,
Et le bon paysan tout joyeux l'accueillit.

Sa présence enrichit cette pauvre famille :
Tout prospéra du jour où la pieuse fille
S'occupa de la ferme et lui donna ses soins,
Le fermier vit doubler ses gerbes et ses foins.
De la sainte on ventait les cures merveilleuses ;
Un grand nombre, dit-on, furent miraculeuses.
Aussi lorsque l'abbesse entendit raconter
Tout le bien que la sœur ne cessait d'opérer,
Elle avona sa faute et rappela bien vite
Celle d'où sa maison prit le nom de *bénite*.

Tout près de ce couvent, et sur le bord d'un bois,
Murmure une fontaine où l'on voit une croix.
Là, du ciel elle avait imploré l'assistance.
Les eaux de cette source ont gardé la puissance
De guérir bien des maux. Voilà pourquoi son nom
Reste dans le pays en vénération ;
La mère met sa fille, encor toute petite,
Sous la protection de sainte Marguerite.

« Mais pourquoi, diras-tu, si longtemps m'arrêter
» A ces quelques détails?... Mieux vaudrait se hâter. »
Peut-être, ami, peut-être!... Encore une légende;
Ce sera ma réponse à ta brusque demande.

Durant son triste exil cette fille, parfois,
Parcourait solitaire et les champs et les bois.
Or un jour Dieu voulut que, s'étant égarée
Non loin de la maison qui, dans cette contrée,
Habitaient nos aieux, elle vint au manoir
Demander un abri, (car c'était vers le soir).

En cette même nuit, la dame châtelaine
Prise du mal d'enfant, endura grande peine,
Et le seigneur du Betz, tout tremblant de frayeur,
Se hâta d'implorer les bons soins de la sœur.
Mais la sainte veillait et priait en silence :
« Ne craignez-rien, dit-elle : en juste récompense
» De votre charité pour les pauvres de Dieu,
» Le ciel vient d'accorder grande grâce à ce lieu ;
» L'enfant est maintenant dans les bras de sa mère ;
» Dieu l'a dit : désormais heureux sera le père
» Qui, dans cette famille ou dans cette maison,
» Choisira son épouse. » Et voilà la raison
(Elle a, tu le vois bien, pour nous quelque mérite)
Qui m'a fait longuement parler de Marguerite (1).

Un Monistrolien oublié ...

Jean Chassanion

Tous les Monistroliens savent que le Maréchal de Vaux, alors général, en pacifiant rapidement la Corse acquise par Louis XV à la République de Gênes, permit de ce fait à Bonaparte, futur Empereur des Français, de naître le 15 août 1769 à Ajaccio non pas italien, mais bien français ...

Nos compatriotes savent également qu'un de leurs concitoyens, le Général de Chabron, alors député de la Haute-Loire, permit à la République de naître, par son vote du 30 janvier 1875. (1)

Mais d'aucuns ignorent que naquit en notre bonne ville, en l'an 1531, le sieur Jean Chassanion, un écrivain protestant, plus connu sous le nom de La Chame et surtout de La Chasse. L'année de sa naissance, un huguenot nommé Marcellin, pour avoir embrassé la doctrine réformatrice, mourut sur le bûcher au Puy (2).

Deux ans plus tôt, le curé du Chambon (sur-Lignon), Laurent Chazot, était mort de la même façon pour avoir propagé la religion réformée.

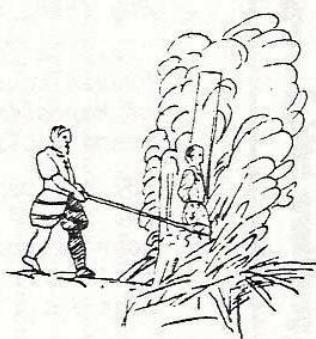
Jean Chassanion se fit l'écho de son époque en dénonçant les abus commis au nom de la religion, dans de nombreux ouvrages qu'il écrivit tant à Genève qu'à Metz où il mourut en 1598:

- 1./ "Excellent traité de la marchandise des prêtres."

- 2./ "Histoire des Albigeois", où il s'elevait contre les écrits difamatoires et les cruautés dont les Albigeois (les Cathares) furent l'objet (sac de Béziers en 1209, et massacre) sous prétexte de leur "vouloir extirper l'hérésie".

- 3./ "Histoire des grands et redoutables jugements et punitions de Dieu advenus au monde, principalement sur les grands, à cause de leurs méfaits, contrevenant aux commandements de la loi de Dieu."

Il s'élève contre le pape Grégoire VI qui fit "mille maux de son temps, finalement fut banni de Rome et mourut en Allemagne misérablement."



... / ..

Jehan Bonnel, réformé, brûlé
à Lille, 23 mai 1569.

Il vilipende le pape Jean XXIII qui "creva les yeux à aucun de ses cardinaux, aux autres il coupa la langue, à d'autres les mains, le nez et les genitoires. Il paillarda avec la concubine de son père et avec sa propre mère, pour lesquelles choses il fut déposé. Il fut tué par une putain, femme mariée avec laquelle il paillardait ..." (3)

Et de s'adresser alors aux Chrétiens en ces termes :

" Or, voyez, pauvres et simples gens, quels sont ceux-là que vous tenez pour saints, pères et chefs de la Chrétienté, auxquels vous vous rapportez entièrement de votre foi et croyance. Voyez comme vous êtes abusés d'espérer salut en vous assujettissant aux lois et ordonnances de ceux qui n'ont d'autre religion que celle des diables, auxquels ils servent et s'abandonnent."

- 4./ Lettres de Jean Chassanion à Théodore de Bèze et à d'autres protestants, datées de 1563.

- 5./ La "réfutation des erreurs étranges et blasphèmes horribles contre Dieu et l'Ecriture sainte et les saints prophètes et apôtres d'un certain malheureux qui, pour telles impiétés, a été justement condamné à mourir et être brûlé en la cité de Metz le 29 de juin de l'an de Notre Seigneur 1582."

- 6./ Réponse au Président du Parlement touchant la célébration du mariage des Protestants.

- 7./ "Consolation de l'âme", dont Chassanion serait également l'auteur.

En conclusion, le Monistrolien Jean Chassanion, en condamnant les abus religieux de son temps, a contribué à donner à l'Eglise un souffle de pureté, de tolérance et d'amour dont les croyants du monde entier ont tellement besoin.

Marcel ROMEYER.

Nous publions ci-après un article (anonyme ?) paru dans les MEMOIRES ET PROCES VERBAUX DE LA SOCIETE AGRICOLE ET SCIENTIFIQUE DU PUY, t.III, 1881-1882, pp.133-138, et qui vient compléter nos renseignements sur le citoyen Chassanion ...



Un autre "intellectuel" protestant, antérieur et plus illustre que Chassanion, Calvin.
(D'après une litho. de Lischer)

NOTES

(1) Voir l'article de Ph. MORET dans le n°6 des CHRONIQUES MONISTROLIENNES...

(2) CHRONIQUES de Estienne MEDICIS, bourgeois du Puy, éd. A. CHASSAING, Le Puy 1869, rééd. 1975, t.II, p.337 :

" ... le jour de la Magdalene, fut brûlé tout vif, au Martoret, ung nommé Marcellin, du party devers Monistrol, comme faulx herétique."

(3) Antipape, Jean XXIII, élu en 1410, fut déposé par le concile de Constance pour mettre fin au schisme d'Occident (1415) ... Rien à voir avec le Bon Pape Jean ! ...

ment, les partisans de Chassanion commencèrent à se montrer et le firent prêcher et administrer les sacrements de jour et publiquement ». L'évêque et les chanoines, redoutant une sédition, se retirèrent dans la cathédrale de Saint-Pierre, sous la protection d'une garnison qu'ils y mirent. Bientôt, le lieutenant-général du roi, en Languedoc, arriva avec deux compagnies de cavalerie pour remettre tout dans l'ordre. Les protestants cessèrent momentanément leurs exercices. (M^r d'Aubais, *Pièces suivantes*, tom. I, 2^e partie, *Histoire de la guerre civile en Languedoc*, pag. 2, 3.)

Ils recommencèrent au carême de 1561, et avec tant de succès, que vers la fin de l'année 1562, leur nombre s'était telle-ment accru, que Chassanion et Formy, son collègue, ne pouvant plus suffire à leur tâche, demandèrent à Gendry deux nouveaux pasteurs. Voici la lettre qu'il écrivirent à cet effet aux ministres de l'Église genevoise, lettre que j'ai copiée dans une intégrale réunion de documents manuscrits sur l'histoire de la Réformation en France, conservée dans la bibliothèque de Genève (197^e cart. II) :

« Très chers Seigneurs et Pères, nous avons eu notre part des afflictions communes de cette guerre tant cruelle jusqu'à présent; mais le Seigneur notre Dieu a tellement tempéré le tout que nos ennemis n'ont point eu grand avantage et il nous a donné des victoires, si notables en ces cartiers, qu'elles nous sont autant de miracles devant nos yeux pour nous conserver en la faveur que nous devons toujours avoir de lui. Ce bon Dieu nous donne aujourd'hui le relâche du rassembler ce qui a été abattu par les adversaires, de poursuivre à réformer ce qui reste en cette œuvre; mais, pour ce que nous no sommes icy que deux, ne pouvant suffire à uno tello charge, vous supplions au nom de Dieu, suivant la réquisition de nos S^r consuls, nous ayer sur la promesse faite de monsieur d'Anduze, et aussi nous ordonner deux compaignons, tels que votre prudence jugera estre propres pour nous soulager encore en cette église : chose qui reviendra au grand profit et méroissement de toute

JEAN CHASSANION

Jean Chassanion, très connu dans l'histoire du protestantisme sous le nom de La Ghomme et plus encore de La Chasse, né à Monistrol-l'Évêque, dans la première moitié du XVI^e siècle, fut l'un des plus actifs propagateurs et l'un des écrivains les plus seconds de la Réforme. Et cependant c'est à peine si la bibliothèque publique de la ville du Puy possède l'un de ses écrits : *L'Histoire des Athégois* (Genève, 1593, in-8°), le plus coûteux, sans doute, à cause de son titre, et cependant celui qui passe le plus souvent, dans les ventes, par exemple à celle du célèbre bibliophile lyonnais Coste, où un exemplaire en maroquin rouge fut adjugé au prix de 39 fr. 50 c., chiffre que nos amateurs ponctuels doubleraient sans hésitation, tant ils sont devenus ardemment au pourchats des livres hors et curieux. C'est que les œuvres de notre compatriote ayant été, toutes ou presque toutes, imprimées en Allemagne ou en Suisse, ne se rencontrent pas communément en France.

Chassanion, d'après la *France protestante* des frères Haag, aurait débûlé à Meaux, en 1556, dans la propagande de la religion réformée ; mais bientôt forcé de quitter cette ville, il vint s'établir dans nos provinces méridionales. Ce fut à Montpellier qu'il prêcha secrètement d'abord, puis bientôt plus ouvertement, car Chassanion ne reculait devant aucun danger. Mal lui en prit, car la police intervint et Chassanion fut obligé de s'enfuir à Gendre. La jeunesse de Montpellier, séduite par sa parole persuasive et entraînante, ne tarda pas à le rappeler. En mai 1560, « il prêcha et enseigna occultement par la crinte de la justice, mais le nombre de ceux qui croyaient à sa doctrine, tant de la ville que des environs, ayant augmenté considérable-

l'Église de Dieu en cette province, qui nous fait redoubler la supplication près nous être recommandés à vos bonnes grâces et saintes prières et prie le Seigneur,

« Messires et très honorés Pères, vous conduire toujours par bon esprit et vous maintenir en bonne prospérité. Amen.

« De Montpellier, ce 29 janvier 1563.

« Vos humbles frères et serviteurs,
« J. CHASSAGNON,
« FONNY. »

Une autre lettre, adressée le 8 juin suivant, de Chalencou en Vivarais, aux mêmes ministres de Genève, par le capitaine J. de Chambaud, les consuls et principaux habitants de celle communauté, nous apprend que Chassanion jouissait, auprès des religieux, d'une grande influence. C'avait été sur son avis que le Ministre, envoyé l'année précédente à Chalencou, avait été « mis en un autre lieu près Villeneuve de Berg. » Il n'avait pas autant de crédit dans son propre pays, car la même lettre constate qu'il « n'y avait encore aucun ministre dans le Velay. » (M. de Genève, *id.*) Ce n'est pas que le parti religieux n'y compât des nihiléens. Grâce très probablement à Chassanion, il y avait même fait une importante conquête dans la personne de Claude de Polignac, fils de François-Armand de Polignac et de Anne de Beaufort, sa première femme. Chabron, l'historien domestique de la maison de Polignac, nous fait connaître, en détail, les tristesses de l'existence de ce malheureux jeune homme que la seconde femme du comte, Philiberte de Clermont-Tallard, voulut faire exécrer par son père au profit de ses propres enfants, sous le prétexte « quin Claude était un peu mal fait de sa personne, ayant le col un peu lord. » Pour complaire à sa femme, le vicomte s'efforça, bien que Claude n'en eut la vocation, « de le rendre homme d'église ». Après l'avoir retiré de Paris où il se conduisait mal, le vicomte l'envoya continuer ses études à l'Université de Valence. « C'éloit, ajoute Chabron, le faire tomber de sivre en

chaud mal, et de fait, il trouva dans cette Université, non seulement autant de compagnons débauchés qu'à celle de Paris, mais ce qui fut le pire, des débauchés de religion qui, au lieu de le porter à prendre breviaire et se faire ecclésiastique, le rendirent tout-à-fait religionnaire, lui firent prendre l'épée et le menèrent à Montpellier pour le rendre chef des religionnaires. » Ce fut probablement au commencement de 1561 que Claude se rendit à Montpellier. Il y était conduit par l'un de ses vassaux, religionnaire convaincu, François de Chambaud, seigneur de Vacheroles en Vely. Il avait pris un tel empire sur l'esprit du jeune vicomte que ce dernier ne faisait rien que par son avis et conseil. Introduit dans les conciliabules des huguenots, la parole ardente de Chassanion acheva d'orienter Claude de Polignac dans sa révolte. On en sait les terribles conséquences.

Chassanion dut s'éloigner de Montpellier vers la fin de l'année 1563 ou au commencement de 1564, et l'on perd sa trace jusqu'en juillet 1576, époque à laquelle les réformés de Metz qui avaient fait « bastir promptement un temple au milieu de la ville » enjoignirent à un ministre venu de Bulo « un autre nommé Jean de la Clusse, qui se faisait surnommer, dit Meurisse (*Histoire de l'hérésie à Metz*, pag. 395), par je ne scay quelle espèce de galanterie reformée, Chassanion ».

C'est à contre qu'aurait dû dire cet historien, puisque Chassanion était le véritable nom de ce ministre.

Cependant, l'exercice du culte ayant été de nouveau interdit dans cette ville par Henri III, lorsque la guerre se ralluma, Chassanion se retira, vers 1582, à Montoly, village où les réformés Messins avaient leur temple (1).

L'on venait alors, à Metz, de condamner au feu, pour blasphemie, un malheureux nommé « Noël Journet de Stéamo, près d'Althigny en Rotellois, homme gruille et rousseau, âgé de 28 ans ».

(1) Lettre du Chassanion à Th. de Rœz, mas. de Genève, *id.*

Chassanion fit imprimer une " Réfutation des blasphemies de cet abominable athéiste de pour qu'à cause qu'il avait été calviniste, on ne crût que les calvinistes n'eussent les mêmes sentiments que lui ". (Meurisse, loc. cit., p. 408).

Voici le titre de celle publication d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Grenoble :

La réfutation des erreurs étranges et blasphemées horribles contre Dieu et l'escriture sainte : et les saintes prophètes et apôtres, d'un certain malheureux, qui pour telles impétitez a été justement condamné à mourir et estre brûlé en la cité de Metz, le 29 de juin, l'an de nostre seigneur M.D.LXXXII.

Avec un avertissement en quelle manière on se doit appliquer à la lecture des écritures saintes pour en bien user. Par Jean Chassanion, ministre de l'église réformée de Metz.

A Strasbourg, par Nicolas Wyrint, 1583, in-4, non chiffré.

Chassanion, vers ces temps, semble s'être moins livré à la prédication, pour s'adonner plus spécialement à la composition de nombreux traités de controverse religieuse et historique.

Déjà, en 1580, il avait fait imprimer, à Bâle (1), son traité *De gigantibus*, etc., in-8, réimprimé à Spire, en 1587, dans le même format. Ce livre fut suivi, en 1581, des *Histoires mémorables des gênes et merveilleux jugemens et punitions de Dieu*, etc. (Morges, in-8), ouvrage que Brunet dit avoir été traduit en anglais (2).

Après la réintroduction des erreurs de Journot, vint, en 1586, la réimpression, à Genève, du livre précédent. Chassanion s'était alors réfugié à Heidelberg (3).

Neuf ans après cette réimpression, nous retrouvons Chassanion avec son *Histoire des Albigois*, 1595 (4). Était-il resté tout

(1) Catalog. Huillard, n° 3039. Cet exempl., relié en venu fravo, doré sur tranches, fut vendu 5 fr.

(2) *Manuel du libraire*, t. I, 2^e partie, col. 1819.

(3) Cet ouvrage fut dédié au prince J.-G., comte palatin du Rhin, duc de Mayenne, etc., administrateur de l'électoralat. Celle dédicace est datée du 15 juillet 1586.

(4) *Maurissen, loc. cit.*, pag. 5, 19 et 50, nous apprend qu'en 1586, les protestants pour leurs accueils les Albigois nombreux à Metz au

ce temps sans écrire ? Ce n'est pas probable et c'est sans doute dans cet espace de temps qu'il publia le traité *De monstris*, signalé sans autre indication par le bibliographe allemand Jœcher.

Nous compléterons ces indications, que nous avons rendues d'autant plus sommaires que ces énumérations de livres n'ont d'intérêt que pour un nombre très restreint de lecteurs, en citant les deux dernières publications de notre auteur :

Loci aliquot communes, etc. Apud Jacobum Chouet, 1598, in-8, l'*Excellent traité de la marchandise des prêtres* (Hannau, 1603, in-12), le seul des ouvrages de Chassanion, avec son traité *De monstris*, que nous n'ayons point vu.

Les frères Heng citent encore une *Réponse au président du parlement touchant la célébration du mariage des protestans*, qui est signée par les pasteurs : du Combles, Buffet et J. Chassanion (1).

Après de nombreuses prêgations à l'étranger, Chassanion repart à Metz, où il recommença à prêcher le 15 février 1586. Il y mourut le 26 juin 1598. « Le dit jour M. de la Chasse, notre ancien pasteur, homme docte et grand observateur de la discipline ecclésiastique, ayant longtemps esté tourmenté de gouttes et autres maladies, Dieu l'ayant retiré à soy le jour de devant, fut enseveli au grand regret de toute l'église se compaignant de la mort d'un si bon pasteur (2) ».

xvi^e siècle. Ce fut sans doute cette croyance qui engagea Chassanion à écrire cet ouvrage. En voici le titre : *Histoire des Albigois : touchant leur doctrine et religion, contre les faux bruits qui ont été semés d'eux, et les écrits dont on les a à tort diffusés : et de la cruelle et longue guerre qui leur a été faite pour ravir les terres et seigneuries d'autrui, sous couleur de vouloir extirper l'hérésie. Le tout recueillis fidèlement de deux vieux exemplaires écrits à la main, l'un en langage du Languedoc, l'autre du viel françois, reduits en quatre livres par Jean Chassanion de Monistrol en Velay. (Brienne.) Chez Pierre de Saint-André, 1595. pt. in-8.*

(1) *France protestante*, t. III, col. 386, nrl. François Buffet.

(2) *Extrait du registre de l'église de Metz*. Id., t. IV, col. 77, nrl. Jean Chassanion.

ENQUETE SUR ...

LES BISTROTS

de

monistrol...



TROISIEME EPISODE ...

Malgré la sobriété de nos articles sur les bistrots de Monistrol, ils n'en continuent pas moins à intéresser nos lecteurs, comme le prouvent les nombreuses réactions parvenues aux oreilles des auteurs. Nous voilà donc partis pour une troisième tournée des troquets monistroliens, et cette fois, nous irons du Monteil, le "Centre-Deux" de Monistrol, jusqu'à Pont-de-Lignon, aux confins de la commune. Nous prenons toujours bonne note de vos rectificatifs et addenda qui nous permettront, une fois le recensement terminé, d'avoir une vision correcte de l'ensemble de notre patrimoine cabaretier.

Merci à tous,

LE MONTEIL

et à Votre Santé, pour l'Année nouvelle !

- 57. PAULET (Jacques le Charron)
 - 58. LAURENSON Marcel
 - 59. SAUMET Edouard (Les Amis du Monteil) -CHEUCLÉ
 - 60. COMPAIN ?
 - 61. BONNEVIALLE
 - 62. PRORIOL Michel
 - 63. LAURENSON Françoise (Veuve)
 - 64. Coco GIRAUD
 - 65. DANCETTE (Au Stade)
 - 66. LUROL
 - 67. ROCHETTE (bal) (sur le pont de Piat)
 - 68. VOLTINI (épicerie)
- non localisé : ALVERGNAT (A vous de nous aider ...)

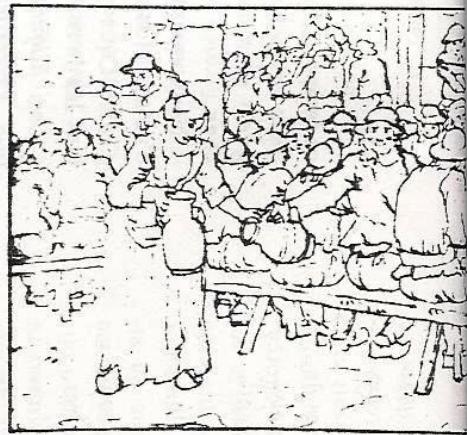
ROUTE DE EAS

CHARREL, au Pêcher
Chez la Bleue (LIOGIER), bal
ROULY (Perrin-Reviron-Roche-Nayme)
LYOTARD (avant BLANCHARD)
BLANCHARD (Garnier-Lecomte)
CHALET DES FAMILLES
COLOMBIER (La Titine DURIEU)
MOURIER

ROUTE D'YSSINGEAUX

HILAIRE, à Chazelles *
MOURIER-TARDY, à Nantet
à Pont-de-Lignon :

CHAUDEURGE (avant le Pont, à gauche)
Avant la Papeterie, à droite après le pont :
DENIS
REBOUL (Chabanon)
GOURDON (Veuve Fournier)
BLACHON
(soit 83...)



* Note sur le café HILAIRE

Ce café était établi à La Fontass. Il fut fondé par Clotilde Thomas, dans une ferme héritée de la famille au début du siècle.

La famille HILAIRE y fit donc une mise en place d'une salle de danse alors au son de l'accordéon. En 1914, la famille s'installe au bâtiment reconstruit dans les années 1920. La campagne reprend du service : cas de rendez-vous des chasseurs ...

Dans les années 1940-1941, son accès

ADDENDA

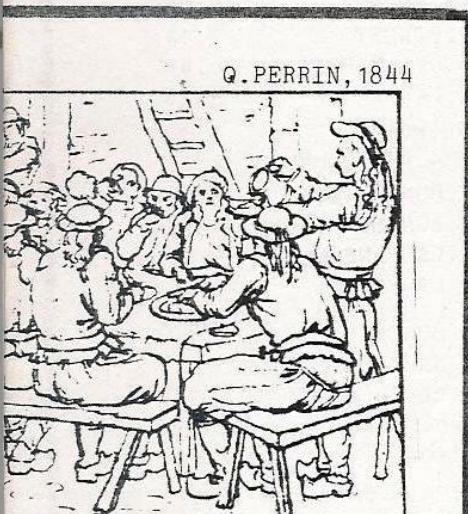
6bis (voir Chroniques n°4)
TERME (aujourd'hui boulangerie
Colombet)

CORRIGENDA

27 quater (voir Chroniques n°6)
DURIEU et non GOYO (actuels
propriétaires)

Dernière minute ...

50 bis (voir Chroniques n°6)
ROMEYER J.B. à la place de la
conciergerie de l'ancienne usine
MARTOURET (parcelle 134 du ca-
dastre)

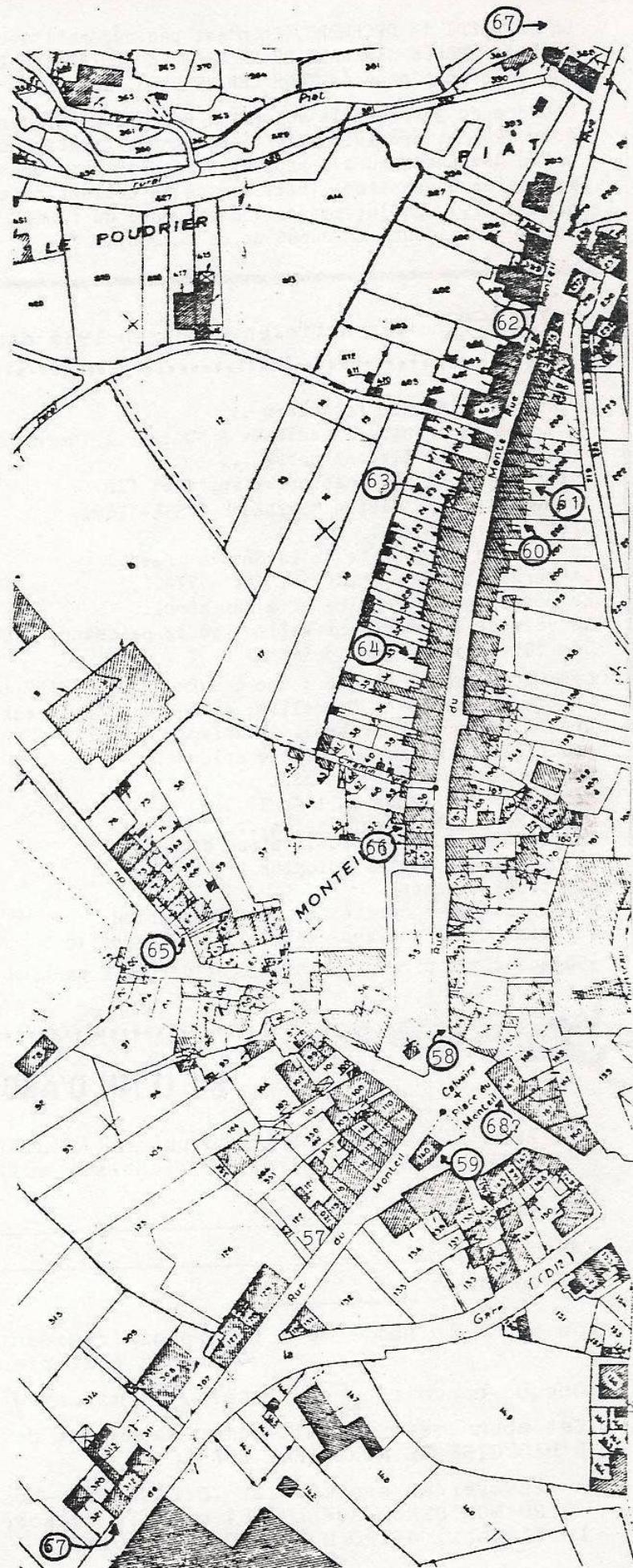


(près du hameau de Chazelles)
bouse de Jean-Augustin Hilaire
DECROIX. Cette création re-

grandissement conduisant à
Le dimanche, on y danse
un incendie ravage les bâ-
alentours. Elle regagne le
1926-1926. Le "café de
croûte (fromage blanc, etc.),

vité s'arrête définitivement.

René HYVERT
e la Société d'Histoire
e Monistrol-sur-Loire.



en bref...

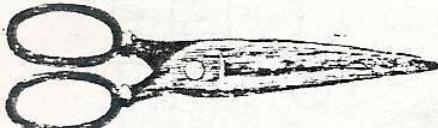
LE VENDREDI 13 DECEMBRE (On n'est pas superstitieux, à la S.H.M.), réunion de L'ASSEMBLEE GENERALE DE LA SOCIETE D'HISTOIRE DE MONISTROL SUR LOIRE, à laquelle sont conviés TOUS LES MEMBRES, actifs ou non.

L'ordre du jour est le suivant : Rapport moral des activités de la Société pour 1985 et prévisions 1986 (notamment fixation des dates des réunions, et bilan des Chroniques), rapport financier avec prévisions budgétaires et demandes de subventions, révision de la cotisation et de l'abonnement aux Chroniques ...). Enfin, projection attendue du film " Ceux du Monteil " (voir Mot du Président, en début de ce numéro).

index

des articles parus en 1985 dans les CHRONIQUES (n°5 à 8)

A propos de Gaëtan Moëlbeurh ...	Un lecteur	7.39
Au temps de l'anticléricalisme à Monistrol (document)	6.3	
Autrefois... celle qui passe ...	P.BONCHE	5.26
Histoire de la passementerie, suite et fin.	M.SAUVANET	5.12
In memoriam ... Gaëtan Moëlbeurh (1515-1789).	X.	6.37
Jean Chassanion ...	X.	8.35
La légende Marguerite de la Séauve (rééd.)	H.de CHABRON	8.30
La perception aux enchères, 1771-1774.	Ph.MORET	7.26
La poste en Haute-Loire et à Monistrol.	J.BONNET	7.14
La voix de l'amendement Wallon, ou la naissance d'une rép. Ph.MORET	6.4	
Les 101 pénitents de Monistrol.	C.LAURANSON	5.30
Les vitraux de l'église : une œuvre de J.B.BARRELON...	Ph.MORET	8.3
Le clocher de Saint Marcellin, chronique d'une restauration P.PONSOT	6.23	
Les bistros de Monistrol, 2 ^e épisode.	P.BONCHE et C.L.	6.20
Les bistros de Monistrol, 3 ^e épisode.	P.BONCHE et C.L.	8.38
Monsieur de Béthune est mort ...	C.LAURANSON	5.32
Mort pour la France en l'An II...	C.LAURANSON	6.36
Quand Monistrol tenait salon ...	C.LAURANSON	5.28
Rémy Doutre... (avec publication d'un poème)	P.BONCHE	7.3
Saint Antoine et les Antonins.	P.SAUMET et Ph.MORET	5.3
Sur trois cloches.	M.et Ph.MORET	7.7
Un Monistrolien oublié ... Jean Chassanion	M.ROMEYER	8.33
Une visite à l'ancienne mairie : le 27 mars 1808	Ph.MORET	6.28
350 ans d'histoire ursuline (3 ^e et dernière partie)	Mère M.de Jésus	5.20



BULLETIN D'ABONNEMENT 1986

Je souscris un abonnement d'un an (4 numéros, 9 à 12) aux CHRONIQUES MONISTROLIENNES, à servir à l'adresse suivante :

M. Mme. (NOM) _____

adresse _____ Tél. _____

Téléphone _____

Je règle la somme de - 60 francs (résidents de Monistrol)
- 75 francs (Extérieur. Frais d'envoi compris)

Chèque bancaire postal mandat ci-joint.

Cet abonnement me fait membre-adhérent de droit à la SOCIETE D'HISTOIRE DE MONISTROL SUR LOIRE.

A renvoyer au secrétariat (C.LAURANSON-Rosaz, La Rivoire-Basse 43120 MONISTROL SUR LOIRE) ou à la trésorerie (N.NERON-BANCEL, Le Flachat, 43120 MONISTROL SUR LOIRE).

